

Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy vus par *Marianne* en 2004.

Subjectivité, métaphore et construction de sens dans les scénarios stéréotypés.

Alina Juusti

Tampereen Yliopisto

Kieli- ja käännöstieteiden laitos

Ranskan kieli

Pro gradu - tutkielma

Maaliskuu 2007

SOMMAIRE

1 INTRODUCTION	3
2 LE POINT DE DEPART DE L'ETUDE	7
2.1. Le sujet et les études précédentes	7
2.2 Problématique - le but de l'analyse	14
2.2.1 Questions, notions, restrictions	14
2.2.2 Corpus	16
2.2.3 Méthode	17
3 APPROCHES THEORIQUES	19
3.1. Subjectivité dans la théorie d'énonciation	19
3.2. Rhétorique - les effets manipulateurs de la métaphore	29
3.2 Stéréotypes – construction du sens	38
4 ANALYSE DU CORPUS	51
4.1 La survie du plus fort – la guerre de la jungle	51
4.2 Le fils maudit – le complexe d'Edipe	56
4.3 La guerre sainte – le ver dans le fruit	60
4.4 Les intrigues de Versailles – la vieille cour contre Bonaparte	65
5 CONCLUSIONS ET RECOMMANDATIONS	71
5.1 Conclusions	71
5.2 Recommandations	74
BIBLIOGRAPHIE	76
ANNEXES	80

1 INTRODUCTION

A quelques semaines des élections présidentielles 2007 les kiosques de journaux, les librairies et les colonnes de publicité dans les rues parisiennes sont remplis des photos, des pages de couverture et des dernières créations littéraires des deux favoris de la course à l'Elysée, Nicolas Sarkozy et Segolène Royal. Pourtant, il y a encore peu de temps il était loin d'être certain que le premier d'entre eux, Nicolas Sarkozy, arrive aussi près du piédestal. Pire, il y a encore 2-3 ans il était jugé en tant que grand traître, celui qui est monté contre son propre parti et son propre leader, contre celui qui selon toutes les pronostiques serait en train de préparer son troisième mandat présidentiel, Jacques Chirac. Au lieu de soutenir son menteur politique, Sarkozy se serait mis en tête que lui-même serait un meilleur candidat pour les élections présidentielles...

En résultat, les années de bataille politique entre les deux hommes et de leurs camps respectifs ont donné du matériel idéal et infini pour les médias. Les amateurs de télé-réalité, les Français ont pu pendant longtemps altérer les saisons de Star Académie et les provocations inspirantes et hilarantes de Sarkozy émises pendant prime-time sur les chaînes de télévision et radio. Pourquoi est cet homme devenu si vite le chouchou des journalistes ? Parce qu'apparemment il est plein de génie, d'énergie, d'arrogance et de pouvoir diabolique. Aussi, parce qu'il a osé de mettre en question le système politique existant en l'attaquant de l'intérieur, du cœur de son propre parti et contre son propre « père » politique.

Il est ainsi compréhensible que déjà l'analyse du caractère d'un tel personnage est suffisamment prometteuse pour faire couler beaucoup d'encre. Mais si on y ajoute encore les éléments de résistance, de compétition, de confrontation et d'intrigues, on obtient une source de divertissement qui pourra nourrir les opinions peut-être plus longtemps que l'Affaire Dreyfus !

L'année qui nous intéresse particulièrement est l'année 2004, quand l'affrontement entre deux figures fortes, Chirac et Sarkozy, atteint l'un de ses niveaux les plus

spectaculaires. Tout d'abord, Alain Juppé, « l'héritier » préféré de Chirac (et donc l'homme dont l'ombre menace de couvrir la luminosité potentielle de Sarkozy) souffre devant les tribunaux les conséquences de ses actes illicites au sein de RPR (prédécesseur de l'UMP). Le 30 janvier 2004 il est condamné à 18 mois d'emprisonnement avec sursis assortie d'une mesure d'inéligibilité de 10 ans. Ainsi, quand la présidence de l'UMP (parti commun de Chirac et Sarkozy) lui échappe, Sarkozy est juste là, pour la reprendre...

En mars 2004, lors des élections régionales, Sarkozy est élu triomphalement conseiller générale des Hauts-de-Seine avec 80% des voix, tandis que l'UMP est anéanti par une défaite honteuse : 21 des 22 régions françaises passent à gauche. Une semaine plus tard, Sarkozy obtient le portefeuille du ministre de l'Economie et ministre d'Etat dans le gouvernement de Jean-Pierre Raffarin. En juin, pourtant, il devra choisir entre son poste à Bercy et la présidence de l'UMP – c'est Jacques Chirac qui lui explique à l'Elysée qu'un ministre ne peut pas être en même temps président du principal parti de la majorité.

Lors de la traditionnelle interview télévisée du 14 juillet, les explications diplomatiques sont remplacées par les phrases lancées et chargées de beaucoup de signification : « Je décide, il exécute », telle est la vision de Chirac sur la relation professionnelle de deux hommes. Il ajoute également qu'il ne tolérerait pas le moindre écart à la solidarité gouvernementale, à quoi Sarkozy rétorque : « nul n'est tenu d'aller contre ses convictions... »

Le 1^{er} septembre 2004 Sarkozy confirme à Chirac son intention de se battre pour la présidence de l'UMP. Il est autorisé de garder ses fonctions ministérielles jusqu'au jour de l'élection, après quoi, en cas de victoire, il devra quitter le gouvernement. Le 28 novembre il obtient cette victoire, toujours avec du triomphe, 85.1% des voix des militants, et démissionne le lendemain de son poste de ministre de l'Economie, des Finances et de l'Industrie.

La fin de l'année 2004 voit Alain Juppé de nouveau devant le tribunal, cette fois-ci, à la cour d'appel de Versailles qui modifie la période de son inéligibilité et lui permet de revenir aux affaires déjà dès la fin 2005. Les choses ont bien changé pourtant : Chirac est confronté à Sarkozy, qui maintenant a non seulement dans son pouvoir les médias du pays mais qui est aussi dorénavant à la tête de son propre parti (celui de Chirac !). Et Sarkozy ne cache pas que ses projets de l'avenir se concentreront non sur la défense de la position de Chirac, mais sur sa propre ascension politique.

Telles ont été les grandes lignes de la réalité politique de l'année 2004, qui, dans tous les détails non mentionnés ici, ont inspiré les journalistes et les reporters à retracer la bataille entre les deux politiciens de plusieurs façons possibles. Notre présent travail se limite sur l'analyse des articles d'un seul magazine, Marianne, qui pendant toute cette année a créé une pléthore d'images, simplement en décrivant la relation entre Chirac et Sarkozy.

Ces images-ci, tellement fascinantes dans leur richesse (Chirac-lion, Sarkozy-diable etc) nous ont poussé à réfléchir, si, à part de leur valeur littéraire, il n'y aurait un autre aspect derrière toutes ces métaphores, scénarios et les jeux de mots. La raison de cette réflexion est liée à la facilité avec laquelle la signification de ces images est transmise au lecteur, même à celui qui ne suit pas forcément l'actualité politique en France. Il suffit juste de lire un article où Sarkozy est caché sous le masque de Napoléon furieux qui bat à la porte du château de Versailles, rempli de vieux cardinaux, et étonnamment on a très vite une idée de ce qui se passe sur la scène politique et comment sont ses acteurs principaux. Seulement, cette idée, est-elle vraie, ou est-ce que c'est une image ingénieusement préconstruite et transmise aux lecteurs à travers le media aux apparences objectives ?

Nous essaierons de répondre à cette question dans notre analyse. Nous montrerons d'abord le langage utilisé pour décrire la relation de Chirac et Sarkozy à l'aide des citations choisies dans les articles de Marianne de toute l'année 2004. Ces citations, classées dans quatre groupes différents, selon leur appartenance à un scénario spécifique, seront ensuite confrontées aux approches théoriques qui nous aideront à

analyser le niveau de la subjectivité de ces articles. Nos guides théoriques seront subjectivité linguistique, la métaphore argumentative ainsi que construction du sens à travers la stéréotypie.

2 LE POINT DE DEPART DE L'ETUDE

2.1. *Le sujet et les études précédentes*

« ...Les énoncés ne se présentent pas comme des phrases ou des suites de phrases mais comme des textes. Or le texte est un mode d'organisation spécifique qu'il faut étudier comme tel en le rapportant aux conditions dans lesquelles il est produit. Considérer la structuration d'un texte en le rapportant à ses conditions de production, c'est l'envisager comme discours. »¹

Notre point de départ théorique sera une grande discipline relativement récente, qui se distingue autant par l'hétérogénéité de sa composition que, du point de vue de l'interprète, par l'unité de sens qui s'en dégage, l'analyse du discours.²

L'analyse du discours entretient avec la linguistique des rapports assez complexes et se voit attribuer des définitions les plus variées : elles peuvent être très larges, quand on la considère comme un équivalent d' « étude du discours », ou bien restrictives quand, distinguant diverses disciplines qui prennent le discours pour objet, on réserve cette étiquette à l'une d'elles.³ Nous nous limiterons ici à la présentation des grandes lignes de ce domaine, puisque, comme nous le verrons plus tard, la définition exacte de l'analyse du discours, serait un but beaucoup trop ambitieux pour le présent travail.

Il est difficile de retracer l'histoire de l'analyse du discours, car on ne peut pas le faire dépendre d'un seul acte fondateur – elle résulte à la fois de la coopération de courants récents et du renouvellement de pratiques d'études des textes très anciennes (rhétoriques, philologiques ou herméneutiques).⁴ Le terme de discours apparaît pour la première fois au début du XXème siècle, notamment dans la *Psychomécanique du langage* de G.Guillaume.⁵ A l'initiative de R.Jakobson et de E.Benvéniste, la

¹ Grawitz M., *Méthode des sciences sociales*, Dalloz, 1990, p.354

² Sarfati, G., *Eléments d'analyse du discours*, Paris, Nathan, 1997, p.7

³ Charaudeau P., Maingueneau D., *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Le Seuil, 2002, p.41

⁴ *ibid*

⁵ Sarfati, p. 10

linguistique structurale, l'héritage de F. de Saussure, va peu à peu s'ouvrir au thème qui est fondamentalement neuf, celui de l'interlocution. Jakobson exposera une théorie des fonctions du langage, fondée sur une schématisation du rapport émetteur (locuteur) / récepteur (destinataire). Benvéniste, de sa part, infléchira peu à peu les cadres de la linguistique saussurienne vers une réflexion fondamentale sur la subjectivité dans le langage.

Il faudra attendre le milieu du XX^{ème} siècle pour que se dessinent les courants qui vont produire le champ actuel de l'analyse du discours. L'un de deux points de départ de l'analyse du discours dans le champ de linguistique français consiste dans la définition du discours par Z.Harris, selon lequel le discours est « *un tout spécifique consistant en une séquence de formes linguistiques disposées en phrases successives* ». ⁶ Contrairement à Harris, A.J. Greimas définit le discours comme « *un tout de signification* » ⁷ qu'il convient d'analyser sémantiquement. Le point commun des deux approches est la décision de dépasser le cadre phrastique (l'analyse des constituants de la phrase et des schémas de phrase) au profit d'un objet plus vaste qui est le discours. Quant aux niveaux d'analyses proposés par les deux théoriciens, ils sont bien distincts : Harris envisage une analyse interphrastique qui se concentre sur la description des régularités syntaxiques (classes de distribution) tandis que Greimas choisit le niveau transphrastique, fondé sur la description des régularités sémantiques (isotopie du discours). ⁸

Quelque domaine d'application qu'elle envisage, l'analyse du discours sépare le *discours* à proprement parler, qui est l'objet de connaissance de la discipline, du *texte*, qui est son objet empirique. L'analyse du discours ne traite pas *du* texte, ni de *la* textualité en soi, mais bien d'une série de textes particuliers qu'il est possible de rapporter à un tel ou tel type de discours. Pour Dominique Maingueneau, le discours est un système de contraintes qui régissent la production d'un ensemble illimité d'énoncés à partir d'une certaine position sociale ou idéologique (par exemple, le discours féministe). Dans une autre perspective – sémiologique étendue – la notion de discours

⁶ Harris, Z.S., *Langages* n°13, « *L'analyse du discours* », pp. 8-45, Larrousse, 1969.

⁷ Sarfati, p.12

⁸ *ibid*

réfère également aux réseaux de signification (ou de signifiante, selon E. Benveniste) qui s'articulent au verbal – cette perspective met l'analyse du discours sur la voie d'une sémiotique des cultures.⁹

La diversité des acceptations admises dans les différentes branches de la linguistique est un facteur qui nous aide à mieux comprendre le caractère dynamique de l'analyse du discours – il n'y a pas « une » mais « des » analyses de discours, ou plus exactement, elle se compose de divers objectifs et orientations internes.¹⁰ D'un point de vue purement méthodologique, c'est la prise en compte des différents niveaux d'analyse du texte qui rend à terme possible la description du discours dont relève le texte. Nous pouvons y distinguer quatre niveaux d'approche : un niveau élémentaire relatif à l'ancrage énonciatif du texte et aux relations transphrastiques qui s'y nouent. Un niveau rhétorico-stylistique qui privilégie l'examen des formes de l'hétérogénéité du texte. Un niveau typologique qui s'intéresse aux relations entre texte et discours. Et enfin, un niveau sémiotique, centré sur la place faite par les théories du discours à l'analyse des contenus textuels dans leur rapport avec les marques de société.¹¹

En ce qui concerne sa place parmi les autres disciplines, on pourrait dire que l'analyse du discours est située au carrefour des sciences humaines. Il existe des analystes du discours plutôt sociologues, d'autres plutôt linguistes, d'autres plutôt psychologues. Ces divisions sont jointes par les divergences entre de multiples courants. Aux Etats-Unis, par exemple, l'analyse du discours est très marquée par l'anthropologie – il y existe des liens naturels entre certaines sciences sociales et certaines disciplines de l'analyse du discours : entre ceux qui travaillent sur les médias et la sociologie ou entre ceux qui étudient les conversations et l'anthropologie.¹²

Certains sont tentés de voir dans l'analyse du discours non une discipline mais un espace transitoire, un champ parasite de la linguistique, de la sociologie ou de la psychologie, qui de leur côté seraient de véritables disciplines. D'autres, inspirés

⁹ Sarfati, p.15

¹⁰ *ibid*, p.16

¹¹ *ibid*, p.17

¹² Charaudeau P., Maingueneau D., p.43

notamment par l'Ecole française de l'analyse du discours y voient un certain espace critique, un lieu d'interrogation où peuvent se formuler les problèmes que rencontrent les disciplines déjà constituées – dans ce deuxième cas, son statut serait plus proche de celui de la philosophie. Dans les deux cas, il s'agit moins d'une véritable discipline que d'un espace de problématisation et d'expérimentation. Néanmoins, l'histoire de l'analyse du discours depuis les années 60 nous montre que son caractère disciplinaire ne cesse pas de se renforcer. Même si au début elle avait principalement une portée critique, l'analyse du discours a progressivement élargi son champ d'étude à l'ensemble de productions verbales, fait dialoguer de plus en plus ses courants divers, développé un appareil conceptuel spécifique et défini des méthodes distinctes de celles de l'analyse du contenu ou des démarches herméneutiques traditionnelles.¹³

L'existence même d'une telle discipline comme analyse du discours constitue un phénomène qui ne devrait pas être négligé – pour la première fois dans l'histoire, la totalité des énoncés d'une société, appréhendée dans la multiplicité de leurs genres, est devenue objet d'étude.¹⁴ Et comme écrivait Michel Foucault : « *Ce dont il s'agit ici, ce n'est pas de neutraliser le discours, d'en faire le signe d'autre chose et d'en traverser l'épaisseur pour rejoindre ce qui demeure silencieusement en deçà de lui, c'est au contraire de le maintenir dans sa consistance, de le faire surgir dans la complexité qui lui est propre* ». ¹⁵

La subjectivité et les moyens d'argumentation, les deux grands axes qui nous intéressent dans ce travail font partie des objets principaux de l'analyse du discours. La subjectivité exprimée par des marqueurs d'embranchement et marqueurs de modalité est étudiée notamment dans les travaux de E.Benvéniste et de O.Ducrot. Le domaine des modalités d'énoncé qui rassemble tous les moyens linguistiques, par lesquels le locuteur manifeste une attitude par rapport à ce qu'il dit, nous est particulièrement important, car, comme dit O.Ducrot, par ces moyens « *le locuteur se présente comme éprouvant « telle ou telle » attitude* ». ¹⁶ Nous explorerons ce domaine plus largement

¹³ Charaudeau P., Maingueneau D., p.45

¹⁴ *ibid*

¹⁵ Foucault M., *Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p.65

¹⁶ Ducrot, O, *Topoi et formes topiques*, in Anscombe J.-C. (éd), Paris, Kimé, 1995, p. 95

dans la partie consacrée à la subjectivité, surtout à l'aide des travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni qui étudie les lexèmes comme l'inscription du jugement de valeur dans la langue.

Une autre dimension de subjectivité utile à rappeler est la position du sujet, à la fois acteur social et locuteur : selon D.Maingueneau il faut faire la distinction « *entre le sujet qui profère un énoncé et l'instance qui l'asserte, qui se porte garant de sa validité* ». ¹⁷ Cet élément se traduit dans les stratégies énonciatives, dont l'une consiste dans le degré de présence ou d'effacement du sujet parlant : puisque tout développement discursif oscille entre deux pôles, celui du discours et celui du récit, ces deux plans d'énonciation peuvent se jouer comme des recours stratégiques possible. L'utilisation du régime « discours » peut produire l'illusion d'un propos empreint de subjectivité, et le recours au régime « récit » déclenche au contraire l'illusion inverse d'un propos tenu sur une base d'objectivité absolue.

Ce paramètre d'une oscillation constante ne doit pas être sous-estimé, surtout si l'on prend en compte le caractère éminemment « politique » des interactions et des contenus qui forment tout l'objet de l'analyse du discours. Ainsi un discours largement diffusé (et potentiellement repris et amplifié) pourrait gager son efficacité, selon les enjeux d'une situation toujours spécifique, soit sur un effet de subjectivité (en recourant aux ressources du « dialogue »), soit sur un effet d'objectivité (en masquant ses buts derrière une neutralité superficielle). ¹⁸ Dans la partie théorique consacrée à la subjectivité nous verrons comment cela se traduit dans le domaine des média et examinerons plus précisément « le mythe de l'objectivité de la presse ».

La notion de l'argumentation dans la langue a été largement développée par O.Ducrot et J.-C.Anscombe, dont théorie repose sur l'hypothèse que la relation entre énoncés est argumentative et non pas déductive. Selon cette théorie les règles argumentatives qui contrôlent les enchaînements entre énoncés sont gouvernées par des lieux communs

¹⁷ Maingueneau D., L'Analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive, Paris, Hachette, 1991, p.117

¹⁸ Sarfati, p.46

argumentatifs (autrement appelés *topoi*). Même si les *topoi* constituent un fait linguistique, leur existence est, d'après J.-C. Anscombe, un fait de sociologie. Ce qui est fascinant c'est qu'ils entrent dans la structure de tout discours, mais s'avèrent particulièrement productifs dans les discours politiques et publicitaires. Leur susceptibilité de varier d'une culture à une autre, comme d'une époque à une autre, détermine les options et le « *prêt à penser* » qui caractérise l'opinion (*la doxa*). D'un côté s'appuyant sur la logique, ce qu'il les aide dans l'argumentation de la valeur idéologique, les *topoi* peuvent également exister simultanément dans la même société et au même moment historique, mais en se traduisant en croyances contraires (ex. *Qui se ressemble s'assemble/Les extrêmes s'attirent*).¹⁹ La partie de notre analyse, consacrée aux stéréotypes, se fonde largement sur cet élément important de l'analyse du discours, nous y examinerons également le rôle de l'interlocuteur et l'importance de l'interprétation du discours.

Il ne faut pas oublier que l'argumentation est au cœur de la conception ancienne de la rhétorique. Discréditée pendant des siècles, suite au déclin de la rhétorique, l'argumentation a été refondée dans la seconde partie du XX^{ème} siècle à partir des travaux de C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca (1970), S. Toulmin (1958), C. L. Hamblin (1970) ainsi que ceux de J. B. Grize et O. Ducrot dans les années 70. L'une de nouvelles façons de voir l'argumentation est la présentation d'un point de vue, une tentative de modifier les représentations de l'interlocuteur. (Selon Benvéniste, d'ailleurs, toute information joue ce rôle et peut être dite argumentative).²⁰

Pour J.-B. Grize, l'argumentation est une démarche qui vise à intervenir sur l'opinion, l'attitude, voire le comportement de quelqu'un par les moyens du discours – « *Telle que je l'entends, l'argumentation considère l'interlocuteur, non comme un objet à manipuler, mais comme un alter ego auquel il s'agira de faire partager sa vision. Agir sur lui, c'est chercher à modifier les diverses représentations qu'on lui prête, en mettant en évidence certains aspects des choses, en occultant d'autres, en en*

¹⁹ Sarfati, p.32-33

²⁰ Benvéniste E., *Problèmes de linguistique générale*, 2 vol., Paris, Gallimard, 1966, p.242

proposant de nouvelles, et tout cela à l'aide d'une schématisation appropriée ». ²¹ Il est intéressant que Grize utilise dans cette définition la notion de « manipulation » – nous verrons dans notre analyse à quel point les métaphores et les stéréotypes utilisés par les journalistes sont capables d'imposer une certaine vue sur les choses, en allant jusqu'à....la manipulation.

²¹ Grize J.-B., *Logique et langage*, Paris, Ophrys, 1990, p.40

2.2 Problématique - le but de l'analyse

2.2.1 Questions, notions, restrictions

Le but de notre analyse est de montrer à l'aide des trois approches théoriques choisies, comment les articles de Marianne contiennent des opinions préformées qui à travers les stéréotypes ou les métaphores plus ou moins masqués, sont transmises aux lecteurs de ce magazine. Notre travail s'inscrit dans le cadre très large de l'analyse du discours donc nous avons dû choisir un support théorique plus précis. Trois approches indépendantes nous aideront à analyser notre sujet en le voyant de trois façons différentes, ce seront la théorie de subjectivité développée notamment par Catherine Kerbrat-Orecchioni, le concept de la métaphore et le rôle manipulateur qu'elle joue en l'art d'argumentation, ainsi que les stéréotypes et leur rôle dans la construction du sens.

Avec ces trois approches nous pouvons commencer notre analyse en posant trois questions qui vont nous mener dans notre travail : « Qui ? », « Comment ? » et « Pour qui ? ».

« Qui » signifie naturellement l'auteur, l'énonciateur, le sujet. Dans la partie sur la subjectivité nous verrons que l'objectivité discursive n'existe pratiquement pas, et que surtout dans le discours journalistique c'est une chose impossible. Les résultats des travaux de Kerbrat-Orecchioni nous montreront comment l'énonciateur est capable de transmettre son message subjectif, même sans s'avouer comme l'auteur des assertions évaluatives. Ceci est d'autant plus important, que le discours journalistique, perçu par les lecteurs comme objectif, comme la vérité absolue, contient, comme nous verrons dans nos exemples, un nombre important des expressions imagées très chargées de l'évaluation négative ou positive.

Le chapitre sur la rhétorique et sur le rôle des métaphores, nous aidera à répondre à la question « comment ? » - comment, en utilisant quel type de moyens linguistiques, les journalistes de Marianne réussissent-ils à transmettre leur discours subjectif et influencer la formation des images dans les esprits de leurs lecteurs ? Nous verrons surtout que plusieurs chercheurs et auteurs des travaux linguistiques importants,

s'accordent tous sur le rôle primordial de la métaphore dans l'art noble de l'argumentation. Egalement, les mêmes travaux nous permettront de voir que la frontière entre l'influence et la manipulation de la métaphore est, en fait, très faible. Ainsi, la métaphore serait une arme parfaite pour influencer les opinions des masses et les manipuler dans telle ou telle direction désirée par le pouvoir en question, en l'occurrence le média.

Finalement, « pour qui ? » est la question qui inclut le lecteur comme la figure essentielle dans ce processus d'influence et de manipulation. Le chapitre sur les stéréotypes nous dévoilera leur influence dans la construction du sens et expliquera comment le lecteur lui-même est en fin de compte « responsable » de la reconnaissance et de la compréhension du discours stéréotypé. En simplifiant le discours jusqu'aux images et associations stéréotypées, les journalistes rendraient la compréhension des faits réels plus facile pour leur lecteurs – tout comme métaphore, stéréotype représente une chose étrange en la remplaçant par une chose ou association familière et plus simple à comprendre. Néanmoins, il ne faut pas ignorer les liens socio-culturels entre ces deux concepts et les sociétés dans lesquelles ils naissent ainsi que la présence du lecteur, l'enfant d'une société en question, qui choisit de comprendre le message traduit en métaphores et stéréotypes de telle ou telle façon.

Ainsi, cette manière d'analyser notre corpus à travers « qui », « comment » et « pour qui » nous permettra de voir le processus en totalité, d'une façon holistique, sans séparer l'énonciateur du cible du discours, ou bien le sujet de son arme de discours. Notre hypothèse est donc 1) que nos exemples choisis dans les articles de Marianne contiennent des opinions subjectives de leurs auteurs, 2) qu'avec les métaphores et les scénarios jouant sur les associations stéréotypées, elles manipulent les opinions des lecteurs en montrant les deux personnages, Chirac et Sarkozy, ainsi que leur relation, d'une certaine manière, celle choisie par le magazine, ceci au lieu de raconter les faits réels et de présenter les deux personnages d'une façon neutre et objective.

2.2.2 Corpus

Notre projet initial était de former le corpus à partir des plusieurs magazines de type de reportage politique, nous avons ainsi commencé à chercher des exemples non seulement dans Marianne mais aussi dans Le Point, L'Express et Le Nouvel Observateur. L'archivage des articles en ligne, dorénavant rendu possible par plusieurs journaux et magazines nous a facilité la tâche car les moteurs de recherche nous ont donné des exemples voulus en l'espace de quelques minutes.

Très vite pourtant, nous nous sommes rendu compte qu'il serait plus raisonnable nous limiter aux articles de Marianne car ils seuls seraient capables de nous donner beaucoup plus de matériel à analyser que les autres magazines testés – même sans analyse profond, il semblait que les images stéréotypées et métaphoriques s'y répétaient plus souvent que dans les autres magazines et que ces images étaient tellement descriptives et si bien développées qu'il serait même possible de les classer en plusieurs groupes et les analyser séparément.

Toujours utilisant les fonctions de Marianne en ligne (<http://www.marianne-en-ligne.fr>), nous avons fait une recherche combinée de deux mots « Chirac » et « Sarkozy » dans tous les articles de 2004. De tous les résultats donnés nous avons choisi d'abord 132 articles, en excluant les brèves et les articles courts, ainsi ne gardant que les articles suffisamment longs pour développer des expressions imagées. Dans notre travail, nous avons finalement cité seulement 24 articles car ils étaient les plus chargés de métaphores et de stéréotypes. Ces articles s'étendent de n° 353 du 26 janvier 2004 jusqu'au n° 397 du 27 novembre 2004 et sont écrits par plusieurs journalistes, même si la majorité semble être l'oeuvre de Nicolas Domenach, directeur adjoint de la rédaction de Marianne.

2.2.3 Méthode

La méthode que nous avons choisie pour ce travail s'inscrit dans la catégorie des analyses qualitatives. Nous aurions pu également choisir une méthode quantitative par exemple en mesurant la quantité des éléments subjectifs dans les articles analysés mais cette approche aurait changé notre intérêt initial. Ce qui nous a fascinés dans ce sujet de travail à l'origine, c'est la *reconnaissance* des scénarios stéréotypés et la possibilité que la manipulation potentielle qui s'en sort soit liée d'une façon ou l'autre au monde théorique de la subjectivité.

Notre première étape était la catégorisation des expressions imagées que nous avons trouvées dans les articles de Marianne. Les quatre thèmes qui semblaient de se répéter le plus souvent, étaient 1) La jungle périlleuse où les deux adversaires ainsi que leur environnement prennent une forme des animaux différents et se battent à mort pour survivre 2) Le complexe d'Œdipe ou la relation de Chirac-père avec ses « enfants » adoptifs qui se comportent bien ou mal 3) Le conflit saint dans lequel les adversaires sont maintenant aussi séparés que les forces du mal et du bien et finalement 4) La cour de Versailles où le roi vieillissant (Chirac) se tient avec toute sa force pour rester sur sa place tandis que le jeune usurpateur (Sarkozy) sous un masque de Napoléon ou de César attend à la porte de plus en plus impatiemment son heure de gloire.

Ainsi, nous avons séparé et classé toutes les citations qui nous semblaient d'appartenir dans l'une de ces quatre catégories. Naturellement, dans le cas où la même citation ou métaphore se répétait plusieurs fois (comme c'était souvent le cas), nous ne l'avons pas citée dans tous les contextes, notre but étant plutôt de montrer la richesse de l'univers imaginaire qui a été créé par les journalistes de Marianne, et ceci nous avons préféré de faire avec autant d'exemples différents que possible.

Notre prochaine étape était de construire notre support théorique à partir de trois approches différentes. Dans les chapitres théoriques nous avons brièvement présenté ces trois approches, ainsi que les éléments qui se concentraient sur le pouvoir

argumentatif et manipulateur des expressions imagées qui malgré leurs apparences objectives sont chargées d'une valeur subjective.

La phase finale de notre travail était de comparer ces éléments théoriques de subjectivité avec notre corpus pour voir s'ils correspondent à notre cas, et si notre hypothèse initiale sur le manque d'objectivité et les effets manipulateurs dans les articles de Marianne est bien confirmée.

3 APPROCHES THEORIQUES

3.1. Subjectivité dans la théorie d'énonciation

Pour voir l'aspect de la subjectivité qui concerne directement notre analyse, il faut bien commencer par ses racines dans le domaine linguistique. Nous commencerons ce chapitre par le développement de la notion de subjectivité notamment grâce aux travaux d'Emile Benvéniste, pour voir ensuite, comment Catherine Kerbrat-Orrechioni a modifié ce concept en y ajoutant de nouveaux éléments, qui nous aideront dans notre analyse du discours journalistique.

La subjectivité n'existe pas sans communication – c'est à partir de cette idée que Roman Jakobson propose une théorie des fonctions du langage fondée sur une schématisation du rapport émetteur (locuteur) / récepteur (destinataire). En même temps critiqué et loué, ce schéma a eu le mérite de faire sortir la linguistique du cadre étroit de l'étude des systèmes de la langue qui à l'époque était la seule vision référentielle du monde, en introduisant dans la langue la notion de *l'activité* de langage.²²

Benvéniste, simultanément, penche les cadres de la linguistique structurale saussurienne vers une réflexion fondamentale sur la subjectivité dans le langage. Même si d'autres linguistes avant lui s'étaient déjà intéressés à cet aspect du fonctionnement de la langue, notamment M.Bréal (le chap. XXV de *l'Essai de sémantique*, 1897, s'intitule « L'Elément subjectif ») ou C.Bally (qui dans *Le Langage et la vie*, 1913, rappelle la nécessité d'étudier « *le langage expressif, véhicule de la pensée affective* »), c'est surtout Benvéniste, qui accorde un statut véritablement linguistique à la notion de subjectivité.²³

²² Charaudeau P., Maingueneau D., p.110

²³ *ibid*, p.552

La subjectivité, pour Benvéniste, n'est autre que la capacité du locuteur à se poser comme « sujet », c'est *dans* et *par* le langage que l'homme se constitue en sujet. Plusieurs formes mises par la langue à la disposition de l'homme l'assistent dans cette quête de soi – tout d'abord le pronom *Je* et d'autres pronoms personnels, mais également les indicateurs de la *déixis* (« ceci », « ici », « maintenant », « demain », etc), ainsi que les verbes modalisateurs, tels que « croire », « supposer », « présumer », qui, quand employés à la première personne, expriment l'attitude que le locuteur adopte vis-à-vis du contenu de son énonciation.²⁴

L'approche de Benvéniste voit également la langue et la société comme deux unités indissociables – la communication interprétée par Benvéniste ressort moins des théories de l'information, pour lesquelles communiquer signifie principalement émettre des messages codés, que d'une anthropologie de la valeur, qui rend inséparables l'acte de communication et l'élaboration des valeurs constitutives de la société et de la culture humaines.²⁵

L'essentiel du langage humain, selon Benvéniste, consiste dans le fait que « *nous parlons à d'autres qui parlent* », dans cette situation de dialogue, « *la référence à l'expérience objective et la réaction à la manifestation linguistique s'entremêlent librement et à l'infini* ». ²⁶ Ainsi, la communication humaine, même lors d'un discours informatif qui se veut objectif, est indissociable du phénomène de subjectivation, par lequel les individus se constituent en sujets dans le processus d'échange de la parole dialoguée.²⁷

L'expression « *parole dialoguée* » est d'ailleurs une redondance, puisque tout acte de langage nécessite l'interlocution – comme forme de discours, l'énonciation pose deux « figures » également nécessaires, l'une source, l'autre but de l'énonciation. Cela explique que le type de discours désigné par le terme monologue ne constitue pas une

²⁴ Charaudeau P., Maingueneau D., p.553

²⁵ Dessons G., *Emile Benvéniste*, Paris, Bertrand Lacoste, 1993, p.24

²⁶ *ibid*, p.25

²⁷ *ibid*, p.26

forme linguistique à part, mais est, en soi, une forme de dialogue intériorisé, formulé en « *langage intérieur* », entre un *moi* locuteur et un *moi* récepteur.²⁸

Pour appuyer ses réflexions, Benvéniste reprend à l'ethnologue Bronislaw Malinowski la notion de « *communion phatique* » qui désigne des situations de langage où l'essentiel n'est pas de transmettre de l'information, mais de remplir « *une fonction sociale* », demandée par exemple par la politesse ou la convivialité. Dans ces types de discours où les gens bavardent ensemble sans but, les liens d'union sont créés par un simple échange de mots. Ainsi, la communication n'a pas toujours pour fonction de transmettre quelque chose, mais plutôt de *réaliser* quelque chose – cet aspect met en évidence la dimension pragmatique du langage. Il en constitue également la nature politique, au sens où parler n'est jamais un processus neutre, mais un acte qui implique une structuration des relations interpersonnelles. Enfin, Benvéniste emprunte une formulation à la conception du langage de la rhétorique et déclare que « *l'énonciateur se sert de la langue pour influencer en quelque manière le comportement de l'allocataire* ». ²⁹ Influencer, donc peut-être manipuler ?...

Catherine Kerbrat-Orecchioni poursuit le travail de Benvéniste dans « L'Enonciation. De la subjectivité dans le langage ». ³⁰ Dans son étude elle tente tout d'abord à définir et à circonscrire ce concept en décrivant systématiquement les traces de l'inscription du sujet parlant dans l'énoncé, c'est-à-dire la subjectivité en un sens strictement linguistique. Elle élargit notamment l'inventaire des marqueurs de subjectivité (appelés aussi subjectivèmes), en distinguant, outre les déictiques, les termes affectifs, évaluatifs, axiologiques et non axiologiques, les modalisateurs et d'autres signes de présence du sujet, comme choix dénominatifs, sélection et hiérarchisation des informations etc. Nous verrons ces termes en présentant la grille d'analyse que Kerbrat-Orecchioni propose dans son ouvrage. Nous examinerons également la conclusion à laquelle aboutit cet ouvrage, et qui est très importante à notre propre analyse : insistant sur les ambiguïtés qui pèsent sur les notions de subjectivité et d'objectivité, Kerbrat-

²⁸ Dessons G., p.26

²⁹ *ibid*, p.27

³⁰ Kerbrat-Orecchioni C., *L'Enonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 2002

Orecchioni nous montre que la subjectivité est partout – tous les discours sont marqués subjectivement, simplement les formes et degrés de la subjectivité sont différents d'un discours à un autre.³¹

Tout d'abord, en analysant le schéma proposé par Jakobson, Kerbrat-Orecchioni propose d'intégrer dans les deux sphères de l'émetteur et du récepteur aux côtés strictement linguistiques et para-linguistiques 1) leurs déterminations psychologiques et psychanalytiques, qui jouent un rôle important dans le processus d'encodage/décodage et 2) leurs compétences culturelles ou « encyclopédiques » (ensemble des savoirs implicites qu'ils possèdent sur le monde) et idéologiques (ensemble des systèmes d'interprétation et d'évaluation de l'univers référentiel).³²

En ce qui concerne l'énonciation, en empruntant aux pères fondateurs de ce courant, tels que Benvéniste et Ducrot, les considérations sémantiques du mot « énonciation », Kerbrat-Orecchioni la redéfinit comme « *la recherche des procédés linguistiques (shifters, modalisateurs, termes évaluatifs, etc) par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) et se situe par rapport à lui* ». ³³ Dans son hypothèse et méthode de travail elle essaie de distinguer ce qui est dit – *l'énoncé* – et la présence du locuteur à l'intérieur de son propre discours – *l'énonciation*.

Pour commencer avec les lieux d'inscription de la subjectivité, Kerbrat-Orecchioni souligne tout d'abord l'importance des déictiques ou des *shifters* : « *Parler c'est signifier, mais c'est en même temps référer : c'est fournir des informations spécifiques à propos d'objets spécifiques du monde extralinguistique, lesquels ne peuvent être identifiés que par rapport à certains « points de références », à l'intérieur d'un certain « système de repérage ». Le système de repérage déictique n'est pas le seul auquel puissent recourir les langues naturelles, mais sans doute le plus important, et sûrement le plus original, car ce repérage a la particularité de s'effectuer non par rapport à*

³¹ Charaudeau P., Maingueneau D., p.553

³² Kerbrat-Orecchioni, p.20

³³ *ibid*, p.36

*d'autres unités internes au discours, mais par rapport à quelque chose qui lui est extérieur et hétérogène : les données concrètes de la situation de communication. »*³⁴

Le « je » de Benvéniste s'inscrit ainsi dans les trois repères autour desquels s'organise tout discours sur le monde : je/ici/maintenant. Les déictiques permettent au locuteur de se constituer en sujet (identique à lui-même d'un acte de parole à l'autre, puisque toujours désignable par le même signifiant « je »), et de structurer l'environnement spatio-temporel.³⁵ Il faut préciser que les formes déictiques, en se disséminant au travers la trame discursive, sont beaucoup plus fréquentes en discours qu'elles ne sont nombreuses en langue³⁶ – toutefois, malgré leur importance, elles ne sont pas d'utilité pour notre analyse, ce qui nous est plus proche, ce sont les subjectivèmes « affectif » et « évaluatif », le domaine de axiologisation et modalisation.

Selon B. Lee Whorf « aucun individu n'est libre de décrire la nature avec une impartialité absolue, mais contraint au contraire à certains modes d'interprétation alors même qu'il se croit le plus libre ».³⁷ En reprenant la terminologie de Robert Laffont, Kerbrat-Orecchioni estime de suite que tous les mots de la langue fonctionnent comme des « praxèmes », c'est-à-dire qu'ils suggèrent, à des certains degrés divers, les différentes caractéristiques (technologique, socio-culturelle) de la société qui les manipule, et qu'ils transportent toutes sortes de jugements interprétatifs « subjectifs », inscrits dans l'inconscient linguistique de la communauté.³⁸ Contrairement au discours « objectif » qui s'efforce d'effacer toute trace de la présence d'un énonciateur individuel, le discours « subjectif » avoue l'énonciateur explicitement ou implicitement – nous verrons d'ailleurs que parfois la présence implicite de l'énonciateur peut jouer un rôle plus important comme la source évaluative de l'assertion que dans le cas où l'évaluation est faite ouvertement.

³⁴ Kerbrat-Orecchioni, p.62

³⁵ *ibid*, p.63

³⁶ *ibid*, p.62

³⁷ Lee Whorf, B., Linguistique et anthropologie, Denoël, Paris, 1969 / Kerbrat-Orecchioni, p.79

³⁸ *ibid*

Si les formes déictiques sont faciles à repérer (il s'agit de trouver les formes personnelles, temporelles et spatiales établies par le sujet parlant) les formes affectives et évaluatives ne sont pas toujours aussi visibles : d'après Kerbrat-Orecchioni, pour effectuer le repérage des unités subjectives il nous faudrait fier avant tout à notre propre intuition. A la différence des termes objectifs, la classe dénotative des termes subjectifs est un ensemble flou ; en plus, il faut prendre conscience du fait que l'axe d'opposition objectif/subjectif n'est pas dichotomique, mais graduel. Les unités lexicales sont en elles-mêmes chargées d'une dose plus ou moins forte de subjectivité, ainsi par exemple « célibataire », « jaune », « petit » et « bon » se situeraient tous sur l'échelle entre l'objectif et le subjectif.³⁹

L'importance du lien entre la société et le langage est évidente si l'on prend compte du fait que les jugements évaluatifs varient d'une société à l'autre – Kerbrat-Orecchioni évoque ici le thème développé par Louis Hjelmslev : « *l'être méprisé peut être dans telle société le chien, dans telle autre la prostituée, dans une troisième société la sorcière ou le bourreau et ainsi de suite...* ». ⁴⁰ Il faudrait donc distinguer les valeurs axiologiques qui se localisent au niveau de la représentation référentielle, puisqu'elles permettent de diagnostiquer l'attitude (de mépris ou de révérence) qu'adopte une société donnée vis-à-vis de tels ou tels objets référentiels, et la place que ceux-ci occupent au sein du système très hiérarchisé de ses représentations collectives.⁴¹

Les termes axiologiques ont également un rôle argumentatif – la fréquence des axiologiques en général et celle des deux catégories positive et négative en particulier, variera selon la visée illocutoire globale du discours qui les prend en charge. Par exemple, les discours à fonction apologétique, comme le discours publicitaire dont le but principal est de rendre le produit plus attirant, exploitent massivement l'existence en langue de termes appréciatifs. Suivant la même logique, les discours polémiques se caractérisent par le fait que visant à disqualifier une « cible », ils mobilisent à cet effet nombre d'axiologiques négatifs, s'approchant souvent du domaine d'injures.⁴²

³⁹ Kerbrat-Orecchioni, p.81

⁴⁰ Hjelmslev L., *Pour une sémantique structurale*, dans *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 1971, p.119

⁴¹ Kerbrat-Orecchioni, p.86-87

⁴² *ibid*, p.88

Ce qui est souvent important pour l'effet argumentatif des axiologiques, c'est notamment leur implicité – « *c'est moi qui le dis* » qui est souvent camouflé dans l'évaluation relève de la *subjectivité objectivée*, qui permet à l'énonciateur de prendre position sans s'avouer ouvertement comme la source du jugement évaluatif.⁴³

L'inventaire des unités subjectives allant des termes spatio-temporels aux verbes d'opinion, en passant par les adjectifs affectifs et les adverbes subjectifs forme une impressionnante grille d'analyse qui pourrait d'une façon quantitative aisément montrer le taux de subjectivité. Le cadre de notre analyse dans le présent travail est malheureusement trop restreint pour la tester sur nos articles, toutefois Catherine Kerbrat-Orecchioni la confronte elle-même dans son ouvrage aux corpus divers, notamment à un corpus de presse, pour voir dans quelle mesure cette grille d'analyse est capable de filtrer les traces de subjectivité dans toute la masse des informations fournies par chaque article.

Comme résultat de cette « confrontation » est née la nécessité d'élargir la grille d'analyse précédemment élaborée, car « *il existe pour l'émetteur des moyens plus discrets que modalisateurs et les axiologiques de s'énoncer dans l'énoncé, le discours journalistique se caractérisant précisément par le fait que même lorsqu'il ne recourt pas à des procédés aussi voyants, il porte clairement la marque du lieu idéologique d'où parle l'émetteur* ». ⁴⁴ Kerbrat-Orecchioni souligne l'importance de cette forme de subjectivité notamment en s'alliant à Viansson-Ponté⁴⁵, qui dénonce le mythe de l'objectivité journalistique : « *L'objectivité absolue, la pureté de cristal, cela n'existe pas. Tout est choix dans ce métier – et qui peut prétendre ne faire de choix qu'objectifs et indiscutables? ... A chaque instant, quels que soit le journal, sa formule, sa tendance s'il en a une, son objet, il faut choisir et donc manquer à l'impossible objectivité* ». ⁴⁶

⁴³ Kerbrat-Orecchioni, p.92

⁴⁴ *ibid*, p.146

⁴⁵ Pierre Viansson-Ponté, journaliste français (1920-1979)

⁴⁶ Kerbrat-Orecchioni, p.137

La grille initiale aurait besoin ainsi d'une addition de la subjectivité par sélection et par hiérarchisation des unités informationnelles. Egalement, la catégorie des évaluatifs nécessiterait un élargissement : l'interprétation par dénomination est par exemple toujours subjective - dénommer un objet, c'est non seulement utiliser une étiquette signifiante qui permette son identification, mais en plus orienter dans une certaine direction, classifier et généraliser. Les expressions imagées sont, certes, toujours subjectives (par exemple les métaphores humanisantes et animalisantes), mais même lorsque l'opération dénominative paraît objective, elle n'est jamais innocente et toute désignation est forcément tendancieuse.⁴⁷

Ayant ainsi déterminé que toute objectivité discursive est impossible et que tous les énoncés sont d'une certaine manière marqués subjectivement selon degrés variables, Kerbrat-Orecchioni précise que le terme de subjectivité peut constituer aussi un piège – il convient par exemple de distinguer la subjectivité déictique de la subjectivité affective ou évaluative. L'emploi de déictiques repose, en effet, sur un consensus incontestable : dans une situation donnée, tout le monde s'accordera à reconnaître que l'emploi d'un « ici » ou d'un « maintenant » est approprié ou inadéquat. L'emploi des évaluatifs, au contraire, dépend toujours de la nature individuelle du sujet de l'énonciation. Ainsi, si l'on décide d'appeler « subjectives » seulement les modalités de discours qui contiennent une vision et une interprétation personnelles du sujet, les déictiques devront être considérés comme « objectifs ».⁴⁸

Les marqueurs de subjectivité peuvent donc plus ou moins avouer, ou au contraire dissimuler, leur statut d'unités subjectives. Egalement, pour voir l'ambiguïté entre les termes de subjectivité explicite et implicite : le jugement de vérité peut être introduit dans un énoncé d'une façon implicite (son énoncé global est évalué comme vrai) ou explicite (le sujet se présente dans l'énoncé comme garant de sa vérité). Le « je » linguistique ne suffit donc plus pour manifester la présence de l'énonciateur : une

⁴⁷ Kerbrat-Orecchioni, p.141

⁴⁸ *ibid*, p.165

description « impersonnelle » peut être fortement subjective, tandis qu'un récit endossé par le « je » adopterait un point de vue universaliste.⁴⁹

En examinant la relation entre « subjectif » et « objectif » Kerbrat-Orecchioni déclare même que le discours « subjectif » serait en quelque sorte plus « naturel » que le discours « objectif », qui ne peut être que le produit artificiel d'une transformation opérée à partir de données subjectives.⁵⁰ Elle présente ainsi un slogan peu naturel et paradoxal du *Nouvel Observateur* qui se proclame « le plus objectif des journaux d'opinion (donc subjectif) et le plus engagé (de nouveau subjectif) des journaux d'information (donc objectif). »⁵¹

Le principe énoncé plusieurs fois par Kerbrat-Orecchioni reste le même : aucun genre n'échappe à l'emprise de subjectivité langagière, elle est partout, mais diversement modulée selon les énoncés. Ce qui caractérise la subjectivité de l'énonciation journalistique, la plus importante pour nous ici, c'est l'utilisation d'un certain nombre de stratagèmes, qui permettent au locuteur de porter des jugements évaluatifs tout en restant dans un relatif anonymat. Cet effet se produit notamment par le masquage du sujet individuel derrière un sujet collectif et par l'utilisation du rempart des citations dont le statut est ambigu, car elles relèvent à la fois d'un discours objectif (effacement du sujet/journaliste derrière sujet/la personne citée) et subjectif (le journaliste intervient toujours dans la sélection même de la personne et de la séquence citées).⁵²

Enfin, il est important de prendre en compte que dans la détermination du sens à un énoncé, entrent en jeu trois compétences de l'émetteur et du récepteur qui sont imbriquées entre elles – linguistique, rhétorique et culturelle – le sens global vient de l'application de ces compétences. La complexité des mécanismes interprétatifs qui en résulte entraîne une double conséquence : 1) l'opération de décodage est un processus toujours aléatoire et variable d'un sujet à l'autre (et d'une société à l'autre !) 2) aucun modèle proposé à ce jour, même s'il se prétend « global » n'est en mesure de même

⁴⁹ Kerbrat-Orecchioni, p.168-169

⁵⁰ *ibid*, p.171

⁵¹ *ibid*, p.170

⁵² *ibid*, p.187

s'approcher de la capacité de décoder tous les messages subjectifs des sujets parlants. Pour en faire un qui serait plus pertinent que les autres systèmes proposés à ce jour, il serait nécessaire déjà de « collectionner » tout savoir culturel et encyclopédique propre à une société, ce qui en soi, serait une entreprise impossible. Nous pouvons juste nous arrêter sur la conclusion que tout discours est subjectif mais le taux de sa subjectivité varie selon les critères diverses.

3.2. Rhétorique - les effets manipulateurs de la métaphore

« La rhétorique est la science théorique et appliquée de l'exercice public de la parole, prononcée face à un auditoire dubitatif, en présence d'un contradicteur. Par son discours, l'orateur s'efforce d'imposer ses représentations, ses formulations, et d'orienter une action. »⁵³

C'est surtout ce côté influant, à travers laquelle les journalistes essaient d'imposer ses propres opinions sur les lecteurs, qui nous intéresse dans la rhétorique. Dans ce chapitre nous verrons brièvement le développement de la rhétorique par les disciplines différentes et nous nous concentrerons principalement sur un de ses moyens les plus forts – la métaphore.

Les définitions classiques soulignent tout d'abord les aspects fonctionnels de la rhétorique – pour Platon il s'agit du « *pouvoir de convaincre* », pour Socrate d' « *une contrefaçon d'une partie politique* », pour Quintilien de « *l'art de bien dire* », et enfin pour Aristote, l'un des pères fondateurs de la rhétorique, c'est « *la faculté de découvrir spéculativement ce qui, dans chaque cas, est propre à persuader.* »⁵⁴ De l'Antiquité jusqu'à l'âge classique, la rhétorique est assimilée à l'art de persuader par le discours. Elle obéit aux règles bien précises dont l'enjeu est de communiquer avec l'autre à l'aide de trois effets perlocutoires : plaire (par l'image de soi projeté dans le discours, *éthos*), informer et convaincre (par la logique de son récit et de son argumentation, *logos*) et finalement par émouvoir (*pathos*).⁵⁵

Discréditée au fil de siècles et réduite dans son enjeu uniquement à l'art de bien parler, la rhétorique se divise dans les années 1960 en deux parties, « *la rhétorique persuasive* » et « *la rhétorique littéraire* ». La rhétorique aristotélicienne retrouve son honneur et les figures de styles sont de nouveau reconnues dans leur valeur argumentative. Ce nouveau départ de la discipline est soutenu notamment par les

⁵³ Charaudeau P., Maingueneau D., p.505

⁵⁴ *Ibid*

⁵⁵ *ibid*, p. 506

travaux de Chaïm Perelman et Kenneth Burke ainsi que par les collaborateurs G.Lakoff et M.Johnson qui voient encore une autre perspective – figures comme pratique sociale. La deuxième direction de la rhétorique, restreinte à l'élocution et au style connaît également une revalorisation à travers les travaux du groupe μ , Gérard Genette, Henri Morier et Roman Jakobson.⁵⁶

Le clivage entre les deux courants, une rhétorique restreinte à l'argumentation et une rhétorique restreinte à l'élocution peut néanmoins présenter certaines limites et même dangers. Les travaux récents sur l'argumentation, entre autres ceux de Gilles Declercq ont pu démontrer que les deux univers sont souvent inséparables – construire un univers littéraire, surtout romanesque, c'est, entre autres choses, construire une argumentation.⁵⁷

La rhétorique est souvent identifiée comme l'étude des « figures », définies et classifiées de plusieurs façons. Une des définitions pourrait être la suivante, élaborée par F. Douay-Soublin : une figure rhétorique est « *toute configuration d'éléments linguistiques faisant l'objet d'une règle « rhétorique », c'est-à-dire relative à l'art d'élaborer des représentations et de les faire admettre dans un genre donné* ». ⁵⁸ Toute théorie des figures s'intéresse principalement à la classification de multiples groupes de figures, ainsi, plusieurs types de typologies ont été proposés. L'une des plus traditionnelle est celle de P. Fontanier, le « Linné de la rhétorique » qui date de 1818 et qui mentionne entre autres les figures de signification ou tropes, les figures de construction (par exemple les ellipses ou l'inversion), les figures d'élocution (par exemple la répétition), les figures de style (comparaison, antithèse..) ou, encore, les figures de pensée (concession, portrait...)⁵⁹.

En ce qui concerne les conditions de l'emploi des figures ainsi que leurs fonctions dans le discours, plusieurs disciplines ont également été intéressées par cet aspect de la

⁵⁶ Fromilhaugue, p.11

⁵⁷ *ibid*

⁵⁸ Douay-Soublin F., *Les figures de rhétorique : actualité, reconstruction, emploi dans Langue française* n°101, Février 1994, p.23

⁵⁹ Charaudeau, Maingueneau, p 263

rhétorique. La tradition « classique » insiste sur leur fonction purement ornementale, B.Lamy assimile les figures au « *langage de passions* », d'autres les envisagent principalement comme d'efficaces instruments de la persuasion. La plupart de figures sont encore aujourd'hui très vivaces, en particulier dans le discours de la publicité, où elles investissent le texte mais également l'image.⁶⁰

Souvent on parle même de la *nécessité* des figures dans la production verbale, l'homme a besoin d'un langage figuré pour s'exprimer. Déjà aux XVIIIème et au XIXème siècles l'hypothèse de l'origine figurée, et essentiellement métaphorique du langage a été largement défendue par Rousseau et Vico. Selon Nietzsche l'homme est un « *animal métaphorique* », la sémantique cognitive s'attache à montrer comment notre organisation conceptuelle du monde se base sur des processus essentiellement métaphoriques.⁶¹ George Lakoff et Marc Johnson estiment dans leurs analyses des métaphores que tout le système conceptuel humain est en fait structuré et défini métaphoriquement, pour la plupart d'une façon automatique et dont nous n'avons même pas conscience.⁶² La même hypothèse est soutenue par I.Tamba : « *Les figures mettent en jeu les pulsions primordiales qui commandent le fonctionnement régulier de l'imaginaire humain.* »⁶³

Cette vision des figures les rend quasi-globales - si, étant liées à notre organisation conceptuelle du monde, elles sont tellement nécessaires, on peut les trouver dans n'importe quel type de production verbale, allant d'un discours oral spontané jusqu'à un énoncé poétique. Du Marsais affirme l'universalité des figures en disant qu' « *Il n'y a rien de si naturel, de si ordinaire et de si commun que les figures dans le langage des hommes* ». ⁶⁴ N'importe quel locuteur peut donc produire des figures, même sans le vouloir !

⁶⁰ Charaudeau, Maingueneau, p. 263-264

⁶¹ Fromilhague, p.12

⁶² Lakoff G., Johnson M., *Les Métaphores dans la Vie Quotidienne*, Paris, Les Editions de Minuit, 1985, p. 14-15

⁶³ Tamba I., *Le Sens figuré. Vers une théorie de l'énonciation figurative*, Paris, PUF, 1981, p.192.

⁶⁴ Fromilhague, p.13

Le but de notre analyse est avant tout de montrer comment les métaphores utilisées par les journalistes peuvent cacher leur propres opinions et de les transmettre aux lecteurs, nous nous limiterons donc uniquement à ce trope-là, qui néanmoins est souvent considéré comme comme la figure du discours la plus importante ou « *la clef de voûte des figures* ». ⁶⁵

La métaphore, qui est vue en tant que l'une des figures de sens ou des tropes est fondée, selon la rhétorique classique, sur le passage d'un signifié à l'autre, du sens propre au « *sens discursif figuré* ». ⁶⁶ Pour Aristote, c'est une plus grande clarté du style, et non uniquement l'ornement agréable, que la métaphore rend possible. ⁶⁷ Plus tard, au XVIIIème siècle Lamy envisagera la métaphore comme un trope « *par lequel on met un nom étranger pour un nom propre, que l'on emprunte d'une chose semblable à celle dont on parle* ». Dans toute définition de la métaphore le rôle majeur est attribué à l'image du déplacement, du transfert du sens, rendu possible par un rapport d'analogie. La métaphore se présente comme une substitution de mot par analogie, souvent liée à une « *comparaison abrégée* ». ⁶⁸

Tout en gardant son esthétisme, émanant selon Cicéron de son « relief » ou selon Henry de sa « force imageante », la métaphore possède un pouvoir *heuristique*, car elle permet d'expliquer analogiquement un domaine nouveau ou peu défini par un domaine connu. Cette fonction cognitive, la puissance conceptuelle de la métaphore a été relevée dans plusieurs types de discours : philosophiques, scientifiques, pédagogiques ou simplement quotidiens. ⁶⁹ La nécessité quotidienne de la métaphore à été prouvée notamment par Lakoff et Johnson : « *L'essence d'une métaphore est qu'elle permet de comprendre quelque chose (et d'en faire expérience) en termes de quelque chose d'autre* ». ⁷⁰

⁶⁵ Fromilhague, p.13

⁶⁶ *ibid*, p.20

⁶⁷ Ludwig P., *Le Langage*, Paris, GF Flammarion, 1997

⁶⁸ Charaudeau, Maingueneau, p. 375-376

⁶⁹ *ibid*, p.377

⁷⁰ Lakoff , Johnson , p.15

La fonction persuasive des métaphores est primordiale surtout pour les discours politiques, moraux, judiciaires ou médiatiques, qui en font un grand usage pour imposer des opinions sans les démontrer. La relation d'analogie sur laquelle est fondée toute métaphore comporte toujours une part de subjectivité, qui se transmet à travers les expressions figurées. Celles-ci cachent ainsi une intention communicative qui préside au choix d'une expression métaphorique – on insinue une vérité tout en ne la disant pas.⁷¹ La métaphore fournit selon Perelman et Olbrechts-Tyteca « *une analogie condensée* » et selon Charbonnel « *un jugement de valeur concentré* ». Reboul écrit même qu'elle « *endort la vigilance de l'esprit* » en transférant analogiquement une valeur décisive attachée au terme métaphorique sur la proposition à faire accepter.⁷²

Si nous revenons à la définition de la métaphore (en tant que figure de rhétorique) comme une des composantes de l'acte de parole qui a pour but de persuader ou de faire agir, elle est réussie si elle est efficace, et elle efficace surtout quand la manipulation qu'elle opère n'attire pas l'attention.⁷³ Les métaphores, comme les autres figures de signification prêtent selon P.Fontanier aux idées « *une forme étrangère qui les déguise sans les cacher* » : le camouflage du vrai sens doit normalement aboutir à son dévoilement.⁷⁴ A. Boissinot remarque, de son côté, que plus la métaphore s'appuie sur un accord préalable et plus elle paraît aller de soi, plus ses effets manipulateurs sont importants.⁷⁵

Pour résumer les fonctions de la métaphore on peut reprendre les trois règles principales de la rhétorique : plaire, émouvoir et instruire. Au service de la beauté, la métaphore s'épanouit dans la rhétorique littéraire, dans les descriptions et portraits. Deuxième vision de ses fonctions, persuader en suscitant des passions, fait partie de l'héritage aristotélicien – en faisant approuver à l'autre, au récepteur, toute la gamme des émotions et des sentiments, le style figuré sert la manipulation affective et psychologique. La force expressive des métaphores ou comparaisons tient pour la

⁷¹ Fromilhague, pp.58-60

⁷² Charaudeau, Maingueneau, p. 378

⁷³ Fromilhague, p.17

⁷⁴ Charaudeau, Maingueneau, p. 591

⁷⁵ *ibid*, p.378

plupart à leur résonance affective, aux connotations agréables (euphorique) ou désagréables (dysphoriques).⁷⁶ Enfin, pour servir la connaissance, la métaphore présente une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou mieux connue du récepteur. En étant le centre d'un raisonnement par analogie ou par ressemblance, la figure devient ainsi une figure-argument : l'objectivité présupposée de la référence concrète rend implicitement peu contestable le raisonnement.⁷⁷

Il ne faut pas oublier le rôle interprétatif du récepteur qui ne reste pas passif. Déjà, la métaphore a pour centre un terme incompatible avec le contexte : elle rompt partiellement la cohésion sémantique de l'énoncé et comme résultat, nos catégories sémantiques fondamentales sont abolies. Notre monde est re-catégorisé (par exemple quand un humain est assimilé à un animal) et notre connaissance rationnelle du monde est remplacée par une connaissance d'ordre symbolique.⁷⁸ Un esprit rationaliste pourrait pourtant contester que les vérités seulement approximatives soient délivrées dans le discours ; le raisonnement qui s'appuie aux métaphores ne fonctionne que si le récepteur accepte, comme on tente de lui imposer, le transfert du sens, et annule le conflit conceptuel.⁷⁹

De même façon, il est utile de rappeler que, si notre système conceptuel se fonde sur des réseaux métaphoriques, comme nous l'avons vu dans les paragraphes précédents, nous avons une connaissance du monde dans un système culturel donné, qui est plus ou moins pareil pour tous les autres membres de la communauté culturelle.⁸⁰ Cela ajoute à la métaphore un aspect de *topoi* que nous verrons plus tard dans la partie consacrée aux stéréotypes. Selon la formule de M. Le Guern, certaines métaphores expriment des « *universaux symboliques* », elles sont généralement lexicalisées, ou clichéiques, et peuvent devenir le centre de motifs topiques.⁸¹ Appelées « *les métaphores d'usage* », elles peuvent être jugées banales et considérées comme clichés. Les associations

⁷⁶ Fromilhague, pp.88-89

⁷⁷ *ibid*, p.91

⁷⁸ *ibid*, pp.78-79

⁷⁹ *ibid*, p.90

⁸⁰ *ibid*, p.92

⁸¹ *ibid*

qu'elles forment, sont prévisibles puisqu'elles sont fondées sur des ressemblances/analogies communément admises.⁸²

Partant des idées de Max Black, qui dans les années 1960 était parmi ceux qui renouvelaient le concept de la rhétorique et notamment de la métaphore, Pascal Ludwig propose de concevoir une métaphore comme un filtre. Si on prend un énoncé métaphorique « L'homme est un loup » (qui est d'ailleurs similaire à certains exemples de notre corpus !), on voit que ce qui est nécessaire ce n'est pas tant que le lecteur connaisse la signification standard du mot « loup » qui pourrait être trouvé dans n'importe quel dictionnaire, ou qu'il soit capable d'utiliser ce mot dans ses sens littéraux, mais plutôt qu'il connaisse ce que Ludwig appelle « *un système de lieux communs* » associés au mot, en l'occurrence au mot « loup ».⁸³ Du point de vue de l'expert, l'ensemble des idées que peut fournir l'homme de la rue sur ce sujet, ce système de lieux communs, peut inclure des demi-vérités ou des pures erreurs, la chose importante pour que la métaphore frappe efficacement n'est pas tant que les lieux communs soient vrais, mais qu'ils soient évoqués facilement. Ainsi une métaphore qui fonctionne dans une société peut sembler absurde dans une autre – l'aspect social et culturel de la métaphore est indéniable.⁸⁴

Ludwig suggère de plus que les usages littéraux du mot obligent normalement le locuteur à accepter un ensemble de croyances standard sur les loups (les platitudes courantes incluses), qui sont l'héritage partagé de tous les membres d'une communauté linguistique. Même si imprécis dans son contour, l'idée de loup fait partie d'un système d'idées, suffisamment défini pour qu'une énumération détaillée en soit possible.⁸⁵

Cela nous emmène à une des caractéristiques de la métaphore qui joue un rôle très important dans le processus d'influence et de la manipulation. En parlant en « langage loup », un auditeur approprié sera conduit, par le système d'implications liées à ce mot, à construire un système d'implications correspondant pour le sujet principal. Ainsi,

⁸² Fromilhague, p.85

⁸³ Ludwig, p.203

⁸⁴ *ibid*, p.204

⁸⁵ *ibid*

toute caractéristique humaine qu'on pourra aisément inclure dans le réseau de concepts « loup » sera rendue proéminente, tandis que celles pour lesquelles cela s'avérera impossible seront repoussées dans l'arrière-plan. La métaphore du loup supprime donc certains détails et en met d'autres en valeur.⁸⁶

Lakoff et Johnson soulignent également cet aspect en disant que souvent il est difficile de se rendre compte que la métaphore masque quelque chose, et même qu'il y a une métaphore – tellement les expressions métaphoriques font partie de notre manière conventionnelle de penser. Néanmoins, c'est une réalité, la métaphore nous permet de fixer notre attention sur un aspect d'un concept et nous empêche d'en percevoir d'autres qui sont incompatibles avec la métaphore.⁸⁷

Pascal Ludwig continue l'analyse de cet aspect en prenant un exemple lui aussi métaphorique : il nous invite de supposer que nous regardons le ciel nocturne à travers un morceau de verre fortement fumé sur lequel on aurait conservé leur transparence seulement à certaines lignes. Il serait possible alors de ne voir que les étoiles superposables avec ces lignes préalablement préparées sur l'écran. Les étoiles qui seraient visibles seraient donc organisées par la structure de cet écran. De même façon il est possible de voir une métaphore comme à un tel écran, et le système de « lieux communs associés » dont nous venons de parler, comme le réseau des lignes transparentes sur l'écran. Le sujet principal serait ainsi vu à travers l'expression métaphorique.⁸⁸

Dans un autre exemple Ludwig suppose que la tâche lui soit imposée de décrire une bataille à l'aide de mots tirés du vocabulaire des échecs. Ces termes vont forcément déterminer un système d'implications qui contrôleront la description de la bataille. Ce choix forcé conduira à mettre en valeur certains aspects de la bataille et en négliger d'autres. Le vocabulaire des échecs va filtrer et transformer la description : non seulement il sélectionnera les termes utilisés, mais il mettra au premier plan des aspects

⁸⁶ Ludwig, p.205

⁸⁷ Lakoff, Johnson, pp.20-21

⁸⁸ Ludwig, p.205

de la bataille qui pourraient, dans un autre médium, être laissés sans aucune attention. D'autre part, décrire une bataille comme s'il s'agissait d'une partie d'échecs revient à exclure, par le choix du vocabulaire, d'autres aspects de la guerre, notamment ceux qui sont les plus perturbants émotionnellement.⁸⁹

Il va de soi que l'utilisation de langages métaphorique suscite des changements dans les attitudes. Le vocabulaire des échecs est utilisé normalement dans un cadre fortement artificiel, où toute expression de sentiment est formellement interdite. De même, appeler loup un homme revient à impliquer que comme cet animal (qui conventionnellement provoque des sentiments négatifs), l'homme aussi provoque la haine et la peur. *Ainsi, une métaphore bien masquée est capable entre autre de conforter et renforcer les attitudes irrationnelles.*⁹⁰

⁸⁹ Ludwig, p.206

⁹⁰ *ibid*

3.2 Stéréotypes – construction du sens

Le stéréotype désigne « *une représentation partagée, que ce soit une représentation collective qui sous-tend des attitudes et des comportements (selon les sciences sociales), ou une représentation simplifiée qui est au fondement du sens et de la communication (selon les sciences du langage)* ». ⁹¹ Cette description du stéréotype, cité dans le « Dictionnaire de l'analyse du discours » de P. Charaudeau et D. Maingueneau a été élaborée par Anne Herschberg Pierrot et Ruth Amossy dont l'ouvrage « Stéréotypes et Clichés » ⁹² va nous servir dans notre effort de déterminer comment l'usage de la stéréotypie par les journalistes aide voire influence la construction du sens des lecteurs.

Les stéréotypes et les clichés, tous les deux se trouvant à la croisée de la question de l'opinion et de l'expression individuelle, sont devenus depuis un siècle environ des sujets de réflexion dans différents champs des sciences humaines. Les sciences sociales, qui ont fait émerger le stéréotype comme représentation collective figée, en ont fait un objet d'étude empirique – cette notion s'est concentrée sur l'analyse des relations entre les groupes sociaux et leurs membres individuels. Elle contribue en même temps à une réflexion sur le préjugé et est liée avec la construction de l'identité et la cognition sociales. ⁹³

Les études littéraires, quant à elles, examinent plutôt le côté esthétique et idéologique de la stéréotypie. Au départ considérés comme des traces de banalité, les phénomènes de stéréotypie sont aujourd'hui de plus en plus étudiés dans leur fonction constructive et leur productive. Les courants critiques qui s'intéressent à la dimension sociale du texte littéraire et à la question des imaginaires sociaux, se concentrent sur l'étude du stéréotype comme schème collectif et les idées reçues (*la doxa*). ⁹⁴

⁹¹ Charaudeau, Maingueneau, p. 544

⁹² Amossy R., Herschberg Pierrot A., *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*, Paris, Armand Collin, 2005

⁹³ *ibid*, pp.5-6

⁹⁴ *ibid*

Enfin, les stéréotypes interviennent également dans l'étude de la langue et dans l'analyse du discours, c'est-à-dire dans une étude de l'argumentation comme art de persuader (la rhétorique). Le stéréotype est ainsi un vrai objet transversal de la réflexion contemporaine dans les sciences humaines. Il est concerné dans la question d'opinion et du sens commun, ainsi que du rapport à l'autre et de la catégorisation. Il rend possible l'étude des interactions sociales, la relation des discours aux imaginaires sociaux, et en termes plus généraux le rapport entre langage et société.⁹⁵

Dans ce parcours à travers plusieurs sciences humaines, les notions de la stéréotypie apparaissent souvent en rupture avec l'usage courant. Ainsi, dans le langage quotidien, on distingue rarement le lieu commun du stéréotype et du cliché – tous les termes sont acceptés d'une façon floue et sont pour la plupart du temps considérés comme synonymes, sans jamais gêner la communication.⁹⁶ Pour y voir un peu plus clair, nous examinerons brièvement la différence entre les expressions diverses de la stéréotypie, ainsi que les approches différentes des sciences sociales, littéraires et linguistiques par rapport à ce phénomène, vu comme objet théorique. Notre but principal dans ce chapitre est d'essayer de comprendre le rôle du lecteur dans la construction du sens à l'aide des stéréotypes. Nous verrons également les éléments de la stéréotypie à travers la rhétorique, surtout en ce qui concerne leur nécessité pour le bon fonctionnement de l'argumentation.

Pour commencer avec *le lieu commun*, c'est une notion assez ancienne qui contrairement au cliché et au stéréotype, n'a pas d'emploi péjoratif à l'origine. Les lieux communs (*topoi koinoi*) remontent à l'Antiquité grecque, à la dialectique et à la rhétorique aristotélicienne. Chez Aristote, ce sont des catégories formelles d'arguments ayant une portée générale, comme le possible et l'impossible, l'universel et le particulier, le plus et le moins etc. Ils sont conçus dès le départ comme des formes générales du raisonnement et sont intégrés dans les formes rhétoriques.⁹⁷

⁹⁵ Amossy, Hersherberg, p.7

⁹⁶ *ibid*, p.117

⁹⁷ *ibid*, p.15

Au Moyen Âge, les *topoi koinoi* se saturent du sens, se figent et se convertissent en stéréotypes. E.R. Curtius a étudié quelques thèmes de la littérature de cette époque-là qui constituent des lieux communs, comme le monde renversé, l'enfant et le vieillard, ou encore le célèbre thème descriptif du paysage idéal. Vers la fin de l'époque de Renaissance les lieux communs commencent à prendre le sens d'idées rebattues : le passage se fait insensiblement de l'idée de développement préfabriqué et de généralité à celui de banalité.⁹⁸

La valeur péjorative des lieux communs devient prédominante au XVIIIème siècle. Pendant le siècle suivant, leur critique répond au refus des modèles communs de pensée et de parole. A la fin du XIXème siècle R.de Gourmont pose même l'idée que toutes les vérités ne sont autres que des lieux communs : « *Le lieu commun est plus et moins qu'une banalité : c'est une banalité, mais parfois inéluctable ; c'est une banalité mais si universellement acceptée qu'elle prend alors le nom de la vérité. La plupart des vérités qui courent le monde...peuvent être regardées comme des lieux communs, c'est-à-dire des associations d'idées communes à un grand nombre d'hommes que presque aucun de ces hommes n'oserait briser de propos délibéré* ». ⁹⁹

Dotés d'un contenu et plus ou moins détachés de leur rôle argumentatif, les lieux communs sont devenus au début du XXème siècle l'objet du soupçon, en même temps que le rapport à la tradition, à la vérité et à l'opinion s'est transformé par rapport à celui de l'usage antique des lieux communs. A ce début de la modernité on s'en méfie non parce qu'ils désignent les sources communes du raisonnement, mais parce que les idées sont devenues trop communes et sont rejetées comme telles. Le jugement aussi radical des lieux communs s'inverse, pourtant, au cours du même siècle. Ils retrouvent une valeur pour les sociologues, qui sont intéressés par l'opinion des majorités, et pour les linguistes qui s'intéressent aux formes de l'argumentation.¹⁰⁰

⁹⁸ Amossy, Herschberg, pp.16-17

⁹⁹ *ibid*, p.19

¹⁰⁰ *ibid*, p.20

Cliché, quant à lui, ne dévient un mot courant que dans le dernier tiers du XIX^{ème} siècle, même si la conscience d'une usure des mots traverse tout le siècle, au moins celui des écrivains. Ruth Amosy et Elisheva Rosen ont démontré comment les Romantiques français post-révolutionnaires ont opposé l'originalité à la tradition rhétorique et à la convention, l'invention singulière à la norme sociale et à l'autorité reçue.¹⁰¹ Vers le milieu des années 1860 le mot « cliché » s'emploie encore dans le domaine de la photographie pour désigner le négatif à partir duquel on peut tirer un nombre indéfini d'exemplaires. Peu à peu ce mot émerge, pourtant, dans la pensée critique du langage. A la fin du siècle le terme devient l'objet du discours critique. R.de Gourmont a distingué le cliché du lieu commun en précisant que le cliché représente la matérialité de la phrase tandis que le lieu commun plutôt la banalité de l'idée.¹⁰²

Définis également comme des expressions figées, répétables sous la même forme, les clichés viennent selon R. de Gourmont de la mauvaise littérature qui imite les grands écrivains, mais également du langage de la tribune et de la presse. En affirmant la spécificité de la littérature comme valeur esthétique, les nombreux écrivains du XIX^{ème} siècle, dont notamment Baudelaire et Flaubert, partagent la haine de la photographie, l'art industriel, et la critique de la parole commune et publique, la production de masse, cette « *littérature industrielle.* »¹⁰³

Le terme *stéréotype*, lui aussi, vient du domaine typographique. Encore en 1875 Larousse définit ce mot en tant que « *Imprimé avec des planches dont les caractères ne sont pas mobiles, et que l'on conserve pour de nouveaux tirages* ». C'est surtout le participe passé du verbe « stéréotyper » qui acquiert tout d'abord un sens figuré – « *qui ne se modifie point, qui reste toujours de même* ». ¹⁰⁴

Au sens de schème ou de formule figée, le stéréotype n'apparaît qu'au XX^{ème} siècle et dévient dès les années 1920 un centre d'intérêt pour les sciences sociales. Selon le

¹⁰¹ Amosy R., Rosen E., *Les Discours du cliché*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur : CDU, 1982, p.151

¹⁰² Amosy, Herschberg, p.12

¹⁰³ *ibid*, p.13

¹⁰⁴ *ibid*, p.25

publiciste américain Walter Lippmann, qui a le premier introduit la notion du stéréotype en 1922, il s'agit des représentations toutes faites, des schèmes culturels préexistants, à l'aide desquels chacun filtre la réalité ambiante. Lippmann parle également du stéréotype comme indispensable à la vie en société – sans ces images prêtes, l'individu resterait dans le flux et le reflux de la sensation pure ; il ne pourrait plus comprendre le réel, de le catégoriser ou d'agir sur lui. Au fait, ces images dans notre esprit relèveraient de la fiction non parce qu'elles sont mensongères, mais parce qu'elles expriment un imaginaire social.¹⁰⁵

Cette réflexion pionnière a très vite conduit à une floraison de travaux qui se sont concentrés à cerner de plus près la notion encore floue proposée par Lippmann. Appartenant principalement à la famille de la psychologie sociale, les théoriciens américains ont insisté, en premier temps et, d'ailleurs, contrairement aux instigations de Lippmann, sur le caractère réducteur et nocif des stéréotypes. Placés sous le signe de la péjoration, les stéréotypes catégorisent et généralisent, mais en plus, simplifient et élaguent le réel, favorisant ainsi une vision schématique et déformée de l'autre qui mène aux préjugés.¹⁰⁶

John Harding définit le stéréotype encore plus précisément dans « l'Encyclopédie internationale des sciences sociales » à la fin des années 1960 : « *Le stéréotype est simple plutôt que complexe et différencié ; erroné plutôt que correct ; acquis de seconde main plutôt que par une expérience directe avec la réalité qu'il est censé de représenter ; enfin, il résiste au changement.* »¹⁰⁷ En même temps, Harding, et bien d'autres psychologues sociaux de son époque commencent à mettre en cause les critères de dépréciations du stéréotype, en revenant ainsi aux origines de la pensée de Walter Lippmann : le stéréotype schématise et généralise, mais ces aspects sont indispensables à la cognition, même si elles entraînent une simplification et une catégorisation souvent excessives. Nous avons tous besoin de rapporter ce que nous

¹⁰⁵ Amossy, Herschberg, p.26

¹⁰⁶ *ibid*, p.27

¹⁰⁷ John Harding, *International Encyclopedia of the Social Sciences*, vol.15, « Stereotypes », The McMillan Cie and the Free Press, 1968, p.259

voyons à des modèles préexistants pour pouvoir comprendre le monde, faire des prévisions et régler ainsi notre comportement.¹⁰⁸

Cette réévaluation du stéréotype n'a pourtant jamais définitivement remplacé la connotation péjorative de ce phénomène, ce qui entraîne, curieusement, depuis plusieurs décennies, une coexistence plus ou moins paisible de deux courants ; Ruth Amossy parle même de la « *bivalence constitutive* » de la notion de stéréotype.¹⁰⁹ Péjoratif ou pas, les sciences sociales ont en tout cas bien défini le concept de stéréotype qui permet d'analyser le rapport de l'individu à l'autre ou à soi. Les sciences du langage commencent elles aussi à s'intéresser au stéréotype en tant qu'une représentation simplifiée associée à un mot. Cela nous emmène à notre point d'intérêt – l'usage des stéréotypes dans les textes littéraires et dans les discours divers.

Cette seconde façon, textuelle, de voir les phénomènes de stéréotypie, réunit les études littéraires, l'analyse argumentative et l'analyse du discours. Toutes ces approches essaient de dégager les éléments de stéréotypie à travers les composantes discursives, telles comme lexique, figures et étude d'implicite. Les théories de la lecture et la didactique de la lecture explorent dans cette perspective le rôle joué par le stéréotype dans le processus de déchiffrement des textes, donc dans la construction du sens.¹¹⁰

Examinons d'abord deux manières différentes de voir le stéréotype dans le texte littéraire, l'une qui prend ses racines des analyses de Roland Barthes et qui prend en considération le travail interprétatif du lecteur, et l'autre qui se fonde sur la théorie sémantique de Hilary Putnam, après quoi nous verrons le rôle des stéréotypes dans la rhétorique et dans le discours argumentatif.

Les travaux de Roland Barthes sur les mythologies contemporaines à la fin des années 1950 et ses réflexions sur les codes et *la doxa* (opinion publique, l'esprit majoritaire, le consensus petit-bourgeois...) ont instauré un nouveau cadre d'étude pour le stéréotype,

¹⁰⁸ Amossy, Herschberg, p.28

¹⁰⁹ *ibid*

¹¹⁰ *ibid*, p.117

qui devient la forme générique du déjà-dit et, pour Barthes, le symbole même de la force d’assertion. *La doxa*, dit Barthes « *c’est Méduse : elle pétrifie ceux qui la regardent* », on ne peut se défaire du stéréotype sans poser une nouvelle affirmation, qui, éventuellement, risque elle-même de se figer en idée reçue.¹¹¹

La lecture de Barthes incite à rechercher les modes de présentation de l’évidence qui contribuent à la réaffirmation des idées reçues – les études littéraires ont été bien marquées par cette critique généralisée de *la doxa* (dans cette perspective du soupçon à l’égard du déjà-dit et du déjà-pensé, idées reçues, doxa et stéréotypes sont liés, sans véritable distinction terminologique).¹¹²

Ruth Amossy, de son côté, souligne la bivalence du stéréotype, qu’elle tient à distinguer du cliché ou du lieu commun. Pour elle, le stéréotype, toujours à la croisée des sciences sociales et des études littéraires, se définit comme représentation sociale, un schème collectif figé qui correspond à un modèle culturel daté. En tant que tel, il est constitutif du texte qui peut travailler à le déjouer, mais non s’en passer. En plus, si les sciences sociales tentent à insister sur l’idée de représentation collective, l’approche littéraire conduit à ne pas se limiter sur les termes d’idée et d’opinion mais prendre en considération également le jeu avec la croyance qui s’établit entre le texte et représentations qu’il met en œuvre.¹¹³

L’analyse des représentations, des savoirs socioculturels et politiques à l’œuvre dans le texte, ainsi que la recherche des savoirs préconstruits et des modes d’imposé concerne également l’approche sociocritique, pour laquelle, ensemble avec la problématique de *la doxa* vue dans les paragraphes précédents, le point commun est la reconnaissance de l’historicité et de la socialité du langage et des textes. Cette approche vise surtout une productivité du sens interne au texte, dans lequel le lecteur peut tracer ses différents parcours interprétatifs.¹¹⁴

¹¹¹ Barthes R., *Roland Barthes pour Roland Barthes*, Paris, Seuil, collection Écrivains pour toujours, 1975, p.75

¹¹² Amossy, Herschberg, p.64

¹¹³ *ibid*

¹¹⁴ *ibid*, p.71

C'est donc ici, que le lecteur entre en scène – déjà dans la définition du *cliché* Riffaterre a éprouvé le besoin d'introduire la figure du lecteur, dont la réaction est indispensable pour l'analyse du texte qui contient des locutions figées. Le cliché n'existe pas en soi, ainsi, le texte ne peut pas être étudié dans sa clôture, il dépend des modalités au gré desquelles le lecteur absorbe ou dénonce les traces de banalité, apprécie, ou ignore les jeux du texte avec les formules figées.¹¹⁵

Toujours davantage intéressée par la notion de stéréotype, Ruth Amossy, souligne dans « Les Idées reçues », que cette intervention du lecteur est encore plus déterminante lorsqu'on quitte le plan de la répétition littérale et purement esthétique, sur lequel règne le cliché, pour aborder le domaine du stéréotype. Selon elle, le cliché est immédiatement repérable, puisqu'il affleure à la surface du discours sous la forme d'une expression toute faite (« douceur angélique », « un teint de lait »). Le stéréotype, au contraire, ne se laisse pas toujours saisir à la surface du texte. La tâche du lecteur peut ainsi s'amplifier – à partir des données souvent indirectes, éparses ou lacunaires, il doit dégager un schéma abstrait. Selon Amossy, le lecteur active le stéréotype en rassemblant autour d'un thème un ensemble de prédicats qui lui sont traditionnellement attribués et il le fait par un processus qui consiste de quatre étapes :

- 1) sélection : il choisit les termes qui lui apparaissent pertinents ;
- 2) élagage : il renvoie au rang de restes ou de détails ce qui n'entre pas dans le schéma ;
- 3) assemblage : il réunit des portions de discours dispersés dans l'espace d'œuvre ;
- 4) déchiffrement : il interprète dans son sens des notations indirectes (« le teint de lys » ou « le nez en obélisque »).¹¹⁶

La mise en place du stéréotype demande donc une véritable activité de déchiffrement qui consiste à retrouver à partir de formulations variées les attributs d'un groupe ou d'un objet. Comme le cliché, le stéréotype n'existe pas en soi : il ne constitue ni un

¹¹⁵ Amossy, Herschberg, p.72

¹¹⁶ *ibid*, p.73

objet matériel ni une entité concrète : il est une construction de lecture.¹¹⁷ La liaison avec *la doxa* est bien entendu toujours présente – le lecteur dégage le schéma stéréotypé en le rapportant aux modèles préétablis de la collectivité et par la culture dans laquelle il se trouve.¹¹⁸

Cette approche est une question de grande importance pour toutes les théories de la lecture qui considèrent que le texte n'existe pas en soi et que l'intervention du récepteur peut seule construire les significations de l'œuvre et le construire en tant qu'un objet esthétique. Ainsi, qu'ils soient verbaux ou thématique-narratifs, les stéréotypes fournissent un support au déchiffrement. C'est à partir d'eux, d'abord en les reconnaissant et puis en les activant, que le lecteur peut s'engager dans une activité de construction du sens.¹¹⁹

Umberto Eco analyse la réception en termes de coopération interprétative entre le texte et son lecteur dans « Lector in fabula », où, suivant les propositions du théoricien allemand Wolfgang Iser, il considère que l'œuvre littéraire stimule l'activité lectrice autant par ce qu'elle ne dit pas que par ce qu'elle énonce. Les blancs, les vides, les ruptures et les strates d'implicite, qui existent dans tout texte, peuvent et doivent être activés et déchiffrés par le lecteur. Ce qui est important, c'est que par lecteur Eco n'entend pas le public empirique mais un *Lecteur modèle*, celui que prévoit le texte, et qui pourrait comprendre le texte de la façon dont l'auteur le pensait.¹²⁰ Pour pouvoir déchiffrer l'œuvre proprement, le lecteur doit non seulement maîtriser un dictionnaire de base (le lexique de la langue utilisée), mais également posséder une compétence encyclopédique comprenant les scénarios préfabriqués, le point de départ pour la stéréotypie.¹²¹

¹¹⁷ Amossy R., *Les Idées reçues: sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, pp.21-22

¹¹⁸ Amossy, Herschberg, p.74

¹¹⁹ *ibid*

¹²⁰ Eco U., *Lector in fabula ou La Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985, p.68

¹²¹ Amossy, Herschberg, p.75

Communs ou intertextuels, les scénarios préexistants sont essentiels pour la bonne interprétation d'un récit. Dans le premier cas, Eco utilise la notion de *frame*, une structure de données qui sert à représenter une situation stéréotypée comme si c'était par exemple un certain type de salon ou une fête d'anniversaire pour les enfants. Chaque *frame* comporte un certain nombre d'informations, autorisant ainsi une certaine mesure de prévisibilité.¹²² (Dans notre analyse *frame* pourrait être une jungle pleine d'animaux qui s'entretuent pour survivre, ou bien une cour royale avec ses intrigues). Dans le second cas, scénario intertextuel, les éléments partagés sont empruntés à la littérature et dont la connaissance n'est pas nécessairement évidente pour tous les lecteurs d'une même communauté.¹²³

Jean-Louis Dufays, qui examine la relation entre les stéréotypes et la lecture dans son ouvrage « Stéréotypes et lecture » (1994) élargie la stéréotypie aux dimensions de tout schème conventionnel. Pour lui la stéréotypie devient le fondement même de la lecture. « *Apprendre à lire, c'est d'abord apprendre à maîtriser des stéréotypes* », c'est-à-dire repérer des constellations figées et des schèmes partagés par une communauté donnée.¹²⁴

Il est important de souligner que l'activation des stéréotypes peut varier en fonction du bagage culturel du récepteur. En même temps que dénoncer des évidences et questionner des valeurs, le texte peut faire l'objet de déchiffrements divers et même contradictoires en fonction des stéréotypies qui guident l'activité interprétative du lecteur. Les compétences encyclopédiques, aussi importantes, comme nous l'avons vu, que les compétences linguistiques, des publics varient selon les catégories de classe, d'âge, de culture et d'époque. Eco souligne bien la différence entre le lecteur empirique et le *Lecteur modèle* – la compétence culturelle et intertextuelle du premier ne correspond pas nécessairement à ce que supposait l'auteur en écrivant son texte.¹²⁵ (Dans notre analyse, les associations claires que forme le lectorat de notre époque à partir de l'image de Napoléon ne correspondraient ainsi pas du tout à ce que penserait

¹²² Eco, p.103

¹²³ Amossy, Herschberg, p.75

¹²⁴ *ibid*, p.76

¹²⁵ *ibid*, p.78

le public, par exemple, au début du XIX^{ème} siècle, qui admirait son héros en l'entourant d'une auréole romantique).

L'importance du stéréotype dans le processus de lecture en fait un objet privilégié de réflexion aussi pour les didacticiens. On propose désormais aux enseignants d'initier leurs élèves à la lecture littéraire en les familiarisant avec la notion de stéréotype et en les entraînant à l'analyse des schèmes figés. A la place de la critique dès le début purement négative qui consistait à condamner toute trace de banalité (les effets néfastes de la stéréotypie selon R.Barthes), Jean-Louis Dufays propose une formation qui passe par la définition et repérage du stéréotype, en s'approchant ainsi du point de vue de R.Amosy, la bivalence du stéréotype.¹²⁶

Pour voir un point de vue différent sur le stéréotype, nous pouvons aussi examiner l'aspect sémantique du stéréotype, proposé par Hilary Putnam. A travers ses travaux, le stéréotype est défini comme une idée conventionnelle, associée à un mot dans une culture donnée : par exemple, pour le tigre, les rayures, pour le citron, l'acidité etc. Il s'agit donc d'une partie de la signification, qui répond à l'opinion courante associée à un certain mot. Le stéréotype est ici « *ce qui caractérise un membre normal de l'espèce* ». ¹²⁷ Jean-Marie Marandin « traduit » la théorie de Putnam en disant qu'elle vise en effet moins à fournir une représentation de la signification qu'à permettre d'employer le mot en discours et de le comprendre.¹²⁸ C'est une représentation simplifiée associée à un mot, obligatoire pour assurer un bon usage de la communication dans une société donnée.

Dans cette conception, le stéréotype n'est pas une entité péjorative, même s'il se révèle souvent inexact. H.Putnam ne s'intéresse « *pas du tout aux stéréotypes péjoratifs (sauf lorsque le langage lui-même est péjoratif), mais...aux idées conventionnelles, qui*

¹²⁶ Amosy, Herschberg, pp.82-23

¹²⁷ *ibid*, p.89

¹²⁸ Marandin J.-M., *Le lexique mis à nu par ses célibataires. Stéréotype et théorie du lexique*, Paris, Larousse, Collection Langue et langage, 1990, p.285

peuvent être inexactes. »¹²⁹ Par exemple la représentation commune de l'or, celle d'un métal précieux de couleur jaune, ne correspond pas à la couleur véritable du métal pur ; pourtant, cela ne gêne d'aucune façon la communication courante. La théorie de stéréotype chez Putnam suppose simplement une division du travail linguistique, qui différencie les compétences requises dans le langage courant et celles des spécialistes.¹³⁰

La reformulation du stéréotype par H.Putnam lui accorde une dimension plus ouvertement discursive, elle trouve une application dans la compréhension des enchaînements discursifs qui mettent en jeu des raisonnements par défaut (en l'absence d'indication contraire, un terme est interprété conformément à son stéréotype.) La compréhension d'un texte repose ainsi en grande partie sur les propriétés typiques du lexique, comme sur la reconnaissance de scénarios, ou modèles narratifs.¹³¹

Enfin, pour terminer ce chapitre, il faut bien voir comment la stéréotypie est nécessaire au bon fonctionnement de l'argumentation : sous des formes diverses, elle constitue la fondation de tout discours persuasif. Le lieu commun en tant que moyen de persuasion a été développé déjà dans l'Antiquité. Comme nous l'avons vu, ce terme n'a pas d'origine péjorative, contrairement au cliché et au stéréotype, puisque, curieusement, à aucun moment le maniement du déjà-dit et du déjà-pensé n'est considéré par des rhétoriciens de l'Antiquité comme une activité dévalorisée et dévalorisante. Le critère d'évaluation dans le domaine de l'argumentation est l'efficacité de la parole et non son niveau de la banalité. Fidèle à la tradition rhétorique, l'analyse argumentative contemporaine ne s'intéresse non plus à la connotation péjorative de la stéréotypie et de *la doxa*. Le but principal dans le bon fonctionnement du discours c'est d'emporter l'adhésion de l'auditoire au bien-fondé des thèses que l'orateur souhaite faire triompher.¹³²

¹²⁹ Putnam H., *Signification, référence et stéréotypes. Philosophie*, 5 février 1985, trad. Jean Khalifa de *Meaning, Reference and Stereotypes*, Cambridge University Press, 1978, p.38

¹³⁰ Amossy, Herschberg, p.91

¹³¹ *ibid*, p.92

¹³² *ibid*, p.101

En effet, l'argumentation intervient surtout dans les domaines qui relèvent non de l'expertise, mais de l'opinion – on n'argumente que sur des questions qui sont ouvertes à la contradiction et au débat. Qu'elle relève de la délibération, du débat ou de la polémique, l'argumentation déploie un raisonnement soumis à des normes de rationalité dont la pierre de touche est le plausible au lieu du certain. Or, le vraisemblable est une proposition qui n'est pas vraie, mais qui *semble vraie*, ou selon Aristote : « *qui se fonde sur l'opinion commune* ». C'est donc dans ce contexte que le recours aux *topoi* de la rhétorique classique prend tout son sens.¹³³

Parmi des recherches contemporaines, Marc Angenot dans son travail sur *La Parole pamphlétaire* (1982) a montré comment le discours du pamphlet repose à la fois sur les présupposés tels qu'ils s'inscrivent dans la langue, et sur une topique entendue comme « *les variants culturels et historiques propres à une société donnée* ». ¹³⁴ En suivant ce courant, Ruth Amossy tente dans ses travaux de voir également les éléments de stéréotypie qui interviennent dans le fonctionnement argumentatif : « *les schèmes culturels figés et les opinions admises de la communauté sur lesquels s'appuie le discours pour se fonder en vérité* » doivent être sériés, si l'on veut se donner les moyens d'analyser leurs fonctions.¹³⁵

¹³³ Amossy, Herschberg, p.101

¹³⁴ Angenot M., *La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p.177

¹³⁵ Amossy R., *Les dessous de l'argumentation dans le débat politique télévisé*, *Littérature* 93, *Le partage de la parole*, Février 1994, p.31

4 ANALYSE DU CORPUS

Ayant déterminé nos approches théoriques, nous procéderons maintenant à la classification des exemples que nous allons analyser. Nous avons décidé de les diviser en 4 groupes différents, selon le thème ou le cadre de scénarios qui sont utilisés le plus souvent par les journalistes de Marianne : le monde des animaux, l'opposition du mal et du bien, le complexe d'Œdipe et enfin le conflit entre l'ancien régime et l'usurpateur Napoléon. Nous commencerons par le scénario de la jungle, la guerre des animaux.

4.1 La survie du plus fort – la guerre de la jungle

« *Chirac et Sarkozy, deux carnassiers. L'Elysée n'est pas une sinécure pour herbivore ruminant, mais une conquête pour Carnivore galopant.* » (Marianne n° 355 du 9 février 2004). Nous commençons cette partie avec la métaphore de Nicolas Domenach, pour bien montrer que selon les journalistes de Marianne, il s'agit bien de la guerre dangereuse, des carnivores qui sont prêts à utiliser tous leurs moyens pour gagner le prix de la compétition – en l'occurrence, la place à l'Elysée.

Ce même aspect carnivore est évoqué dans Marianne n° 363 du 5 avril 2004, toujours par Nicolas Domenach : « *Nicolas (Sarkozy) les avalera en deux coups de cuillère à pot* », assure un de ses amis. Il connaît suffisamment l'appétit gargantuesque de l'intéressé pour prophétiser : « *Il les bouffera tous, ces petits qui, pour leur promotion, se sont dits juppéistes. Car Juppé va se retirer et leur assurance vie désormais s'appelle Sarkozy, qui peut même avaler l'UMP tout entière au moment où il le souhaitera.* »

Pire, non seulement carnivore, Sarkozy est décrit dans ce même article de Marianne n° 363 en tant que possédant « *... une férocité quasi cannibale à l'endroit de tout ce qui lui fait obstacle ou ombre* ».

L'opposition des deux hommes, Chirac et Sarkozy, est décrite souvent à l'aide des images que tout opposerait dans la nature. Ainsi, dans Marianne n°388 du 25 septembre 2004, Nicolas Domenach « répète » les échos qui sonneraient dans les couloirs des deux camps opposants : « Résumons ce contexte psychologique en deux expressions illustrant l'état d'esprit belliciste qui sévit dans les deux camps : « On va raccompagner doucement le Vieux vers la sortie », lance un féal de Sarko... « Il faut tailler le bonzaï », jette en écho un condottiere de la Chiraquie. D'un côté, le « **vieux chêne** » qu'on veut abattre ; de l'autre, **l'arbrisseau** dont on compte étouffer la croissance en l'enfermant dans l'UMP. »

Un autre extrait du même article utilise aussi des images des animaux qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre : « A notre gauche, le président de la République française, radical tête de **veau** et social-Kro (nenbourg), rassembleur et désintéressé, jetant mille feux au couchant de son existence, maître du temps et du gouvernement, souverain populaire qui rabat le caquet des Yankees si pressés de faire ingurgiter des corn flakes OGM à toute la planète. A notre droite, le libéral neuillé en tête de **chien**, l'ambitieux chef d'un parti, l'UMP, qui n'a cessé de rétrécir jusqu'à ne rassembler que des « ratés et des alimentaires », selon l'expression de Jacques Chirac lui-même. » Le stéréotype de veau fait penser tout d'abord à la lenteur, la stabilité, même l'obstination (et tout ceci malgré le contenu de la phrase entière qui devrait créer des images beaucoup moins négatifs !), tandis que le chien évoque la rapidité, l'énergie et même la folie (la folie sera présente dans plusieurs d'autres métaphores utilisés pour décrire Sarkozy...)

En ce qui concerne l'analyse de la personnalité de Nicolas Sarkozy, les métaphores trouvées pour décrire à la fois son énergie, ambitions et le caractère n'en finissent pas. Elles sont à la fois flatteuses et offensives, car même quand elles décrivent ses qualités positives elles sont poussées à l'extrême : « *Qu'est-ce qui arrêtera Sarkozy ? Le chœur des ministres et des opposants a beau dénoncer son manège « inconvenant », le Premier ministre a beau essayer de calmer **cet étalon fou** en lui répétant qu'il n'y a « pas de candidat possible contre le président dans le camp du président »* (Marianne n° 363 du 5 avril 2004)

*« Personne, en Chiraquie, n'évoquait plus le « traître d'hier », ni la menace de demain. Au **cheval de secours**, on ne regarde pas les dents, fussent-elles **mordantes** ».*

Et toujours dans le même journal du ° 363 : *« Pourtant, c'est bien ce prétendu « **ectoplasme** » que Jacques Chirac a choisi de reconduire au poste le plus exigeant, le plus usant. »*

Les ambitions de Sarkozy et sa tactique s'associent dans les articles de Marianne souvent avec le monde...des reptiles, sans doute encore à cause des attributs de cette catégorie des être vivants : *« On le mettrait dans une pièce toute noire, il deviendrait phosphorescent, comme un **ver** luisant, tellement son ambition présidentielle lui chauffe les neurones, lui brûle le ciboulot. »* (Marianne n° 367 du 3 mai, Alain Raimond)

*« **Langue de vipère** dans bouche d'or. Impression de sincérité, toujours. L'homme se projette tout entier, presque physiquement, dans chacun de ses propos. Le pied sûr, même quand il en change. Plaisir du corps à corps avec son public. Désir d'affronter pour convaincre. Sarkozy ose : avec ses contempteurs et ses concurrents, c'est ce qui fait la différence. »* Cette métaphore paraît dans l'article de François Barras dans Marianne n° 381 du 7 août 2004.

Dans Marianne n° 369 du 17 mai 2004, Henri Georges évoque dans son article « Sarkozy est dangereux ! » le côté de Sarkozy qui inspire à ses collègues et surtout à ses adversaires la peur : *« Ce fut ensuite à l'Assemblée nationale où, plus encore que ses accusations infondées vis-à-vis du PS, le ton employé (« Vous ne le regrettez pas ! »), les mots utilisés (« Fais gaffe à toi, Emmanuelli ») et la haine qui suintait de son visage ont fini par dévoiler ce qu'avait dissimulé jusqu'ici le rhéteur : **un requin, un carnassier** prêt à tout pour arracher le pouvoir et détruire ses adversaires. »*

Et François Barras souligne le même aspect : *« Parce qu'il est ambitieux, il ouvre les bras très large. Parce qu'il est petit, **il griffe plus profondément.** »* (Marianne n° 381 du 7 août 2004).

Quand la peur n'est pas présente, elle est remplacée par la haine : Sarkozy est vu comme un homme à part de tous, seul contre tout le monde, incompréhensible, étrange – Nicolas Domenach propose son interprétation des faits dans son article «Comment l'Elysée veut se débarrasser...de Sarkozy » : « *Ce **coucou** était hostile au grand parti de la droite qu'ont bâti Juppé et Jérôme Monod, le conseiller politique de Chirac, et maintenant il vient nous pépier des leçons de management partisan* », lance un ministre ulcéré, bien décidé à prendre sa colère en patience. » (Marianne n° 388 du 25 septembre 2004).

*« Le président et le ministre de l'Economie ont enterré la hache de guerre. En apparence. Car le leadership de l'UMP concédé **au jeune loup** par les chiraquiens purs et durs a tout du cadeau empoisonné. »* (Marianne n° 388 du 25 septembre 2004, Nicolas Domenach).

Evidemment, il ne faut pas ignorer le monde qui entoure « le vieux lion » et « le jeune loup », car leur entourage a été également transféré dans la vie de jungle (nous verrons d'ailleurs plus tard que ceci se reproduit aussi dans les autres scénarios), ce qui est encore plus fascinant car le lecteur a vraiment une impression qu'un monde singulier a été créé et que tous ses acteurs ont leur propre rôle et place : « *Dans l'intimité du off, **les crocodiles** rentrent les larmes, sortent les griffes et déchirent « Sarko » : « Ce type est un danger public. Nous disposons d'une année, pas plus, pour l'empêcher d'être en situation d'accéder à l'Elysée. »* (Marianne n° 355 du 9 février 2004, Nicolas Domenach, Anna Bitton).

La métaphore de crocodiles – les vieux barons de Chirac, lents de l'apparence mais toujours capables de mordre est reprise par Nicolas Domenach dans Marianne n° 386 du 11 septembre 2004 : « *Il ne faut pas enterrer Chirac* », reconnaît Bayrou. « *Ni Jospin* », ajoute... Sarkozy, qui, pour avoir beaucoup chatouillé **les vieux crocodiles** sous les bras, sait de quel cuir Os sont faits. Hype-résistant. Il faudra qu'ils s'aident mutuellement, avant de pouvoir s'en faire un sac à main. »

Les partisans de Sarkozy, quant à eux, sont présentés d'une autre façon : les jeunes et intrépides, pour les opposer aux crocodiles, les journalistes leur ont donné les ailes : « *Certains proches du ministre d'Etat, de l'Economie, des Finances et de l'Industrie se montrent aujourd'hui catégoriques : « La rupture avec Chirac est inéluctable. Ce n'est qu'une question de temps et d'opportunité. A moins que le président ne rompe lui-même avec ce qu'il est: inconsistant, démagogique et... antisarkozyste. » Ces faucons se sont sentis confortés par le Sarko-show de la semaine passée. »* (Marianne n° 368 du 10 mai 2004, Nicolas Domenach).

Les épouses de Chirac et Sarkozy n'ont pas été épargnées non plus, car souvent elles sont les membres les plus visibles de l'entourage de deux « ennemis », elles ont également leurs rôles dans cette tragédie ou comédie à la grecque : « *Claude et Bernadette Chirac ont, depuis des mois, levé le bannissement qu'elles avaient décrété contre « Nicolas », après « la trahison » de 1995. Un apaisement privilégié par la propre épouse de Nicolas, Cécilia Sarkozy, qui ne déteste rien tant que les combats de coqs et les vaticinations des vanités viriles. Quand les femmes s'en mêlent et s'entendent, elles peuvent changer le cours de l'histoire des hommes. Parfois... Les colombes ont, semble-t-il, gagné. Une partie... »* (Marianne n° 388 du 25 septembre 2004, Nicolas Domenach).

Un vieux chêne carnivore défié par un jeune chien fou à la langue de vipère, tous les deux menant un combat de coqs jusqu'à la mort, sous les regards des crocodiles et des faucons, un peu lâches les uns comme les autres, et tout ceci contrôlé plus ou moins par deux colombes qui finalement tiennent plus de pouvoir entre ses mains (ou les ailes ?) qu'on ne puisse imaginer – bizarrement, ces images ont beaucoup plus de pouvoir descriptif que l'analyse minuscule des actions réelles de ces deux hommes !

4.2 Le fils maudit – le complexe d'Œdipe

« *Les esprits rationnels pourront s'en étonner, mais c'est ainsi : la dimension passionnelle, œdipienne, a toujours structuré et déstructuré la Chiraquie.* » Dans Marianne n° 355 du 9 février 2004, Nicolas Domenach et Anna Bitton nous donnent une autre façon d'interpréter l'opposition des deux hommes – celle de les voir en tant que père et fils, les autres personnages autour d'eux, bien évidemment de nouveau à leurs places, en tant que membres de familles, plus ou moins préférés, mais toujours déchirés par des passions à la grecque, inspirées cette fois-ci par le drame d'Oedipe.

Mais où sont les racines de ce drame ? Pour devenir un fils maudit, il faut bien devenir un fils d'abord... Et Sarkozy le fut à l'époque des années plus heureuses : « *Rien ne résistera plus au jeune ambitieux à la chevelure romantique, genre pianiste hongrois, qui va, en 1983, enlever la mairie de Neuilly au nez et à la barbe de tonton Pasqua, sous le regard amusé de Jacques Chirac et attendri de Bernadette et Claude. Car Nicolas est, pratiquement, entré dans la famille.* » (Marianne n° 363 du 5 avril 2004, Christine Clerc)

« **Fils adoptif**, écrit Domenach, Sarkozy a fini par le devenir, même s'il a pu le nier par la suite. » Toujours dans le même article, Christine Clerc cite le livre de Nicolas Domenach qui nous montre toute la largeur et le danger de cet aspect du conflit : « *Il faut lire « Le Sarkozy au fond des yeux » de Nicolas Domenach pour le mesurer : c'est au sein des familles - entre frères ennemis, entre pères et fils - que les haines sont les plus dévorantes.* »

La succession des faits politiques des années 90 a voulu que la position de Sarkozy, fils adoptif, accepté par la Famille, soit renversée à toujours, et ses choix jugés impardonnables par son propre parti (il a notamment choisi à soutenir la candidature d'Edouard Balladur, qui à l'époque s'opposait à Chirac) : « *Il faut dire que le président s'y entend à filialiser, à infantiliser ses hommes, qui ensuite se jalourent féroce-ment, se battent et s'étripent entre eux. Mais ils se rassemblent, se retrouvent tous contre*

*Sarkozy le « traître », celui qui a prétendu, il y a quelques années, se choisir **un autre père**, l'affreux Edouard. »* (Marianne n° 355 du 9 février 2004).

Cet extrait de l'article de Nicolas Domenach et Anna Bitton nous présente la situation telle qu'elle est maintenant, le père-président est dorénavant confronté à son fils maudit et leur bataille est aussi violente que celle des deux prédateurs pour une proie unique. Un de leurs autres articles communs explique la situation dans toute sa brièveté : « *Fini ces joies **d'enfant** qui veut se croire indispensable.* » (Marianne n°363 du 5 avril 2004)

*« Tous les présidentiables ont un irrésistible grain de folie. "Sarko" n'échappe pas à la règle. Et il a de qui tenir: Chirac lui-même, **le père-président**, qu'il hait évidemment. »*
(Nicolas Domenach, Marianne n°397 du 27 novembre 2004)

*« Il est vrai que voilà un des points, un des rares, qui distingue **le fils maudit** du président. La nullité communicative de Chirac a longtemps fait le désespoir de sa fille Claude et de... Nicolas Sarkozy, qui a donc en ce domaine distancé le maître. »*
(Nicolas Domenach, Marianne n°355 du 9 février 2004)

Mais si Sarkozy a perdu sa place dans la Famille, sa place n'a pas resté libre – devant le « père » affaibli mais toujours en rage il se serait formé toute une lignée de nouveaux rejetons, tous contre Sarkozy : « *Le député-maire de Neuilly, sachant qu'il ne serait jamais plus **l'enfant chéri** - la place est obstinément occupée par Juppé - n'a eu de cesse d'établir un rapport de force avec le président.* » (Nicolas Domenach, Marianne n°355 du 9 février 2004)

Alain Juppé, l'un des gens les plus proches de Chirac, n'est pas le seul à voler la place auprès du président, car sa propre situation difficile l'éloigne du Président (il a été condamné récemment pour les actions commises lors des années précédentes, ce qui va l'empêcher pendant quelque temps de briller sur la scène politique française). Dominique de Villepin, quant à lui, a beaucoup plus de possibilités de devenir « le nouveau fils préféré ».

« Après tant d'années à l'Elysée, trois campagnes électorales périlleuses, dont une humiliante défaite en 1997, Chirac a pu éprouver les qualités de Villepin comme sa fidélité. Leur complicité amicale - « **filiale** ». (Nicolas Domenach, Marianne n°355 du 9 février 2004)

« Il s'agissait bien sûr de tambouriner un démenti radical à tous ceux, dont les sarkozystes mais aussi les proches de Raffarin, qui colportaient la rumeur déstabilisante d'une rupture du **lien charnel** entre Chirac et Villepin. Ces deux-là, à l'évidence, s'entendent comme... **comme père et enfant** Ainsi que l'écrit dans un excellent petit livre (3) le conseiller villepinien Bruno Lemaire, « le président lui passe tout, comme à un **filz préféré** ». Et non content de rappeler ce **lien filial**, de célébrer cette affection suspectée, **le patriarche** infligeait de la sorte une correction publique à l'autre, ce Sarkozy qu'il ne veut absolument pas reconnaître comme **fruit de ses entrailles**. » (Nicolas Domenach, Marianne n° 396 du 20 novembre 2004)

En soulignant l'aspect familial de l'opposition de Chirac et de Sarkozy, les journalistes tiennent souvent à rappeler le manque de sortie de cette opposition, le conflit ouvert étant une seule possibilité - une fois dans la famille, on est censé d'y rester, même maudit. Il n'est pas étonnant que le mot « parricide » soit évoqué régulièrement pour traduire le meurtre politique de Chirac préparé soigneusement par son ex-fils bien aimé.

« Eux, les premiers résistants, « les pêcheurs de l'île de Sein », devenus importants, notamment Dominique de Villepin, Henri Cuq ou Christian Jacob, Jean-Louis Debré... ne sont jamais revenus sur l'excommunication de Sarkozy pour tentative de **parricide**. Pour eux, toujours « ado », il n'aurait pas réglé son complexe d'**OEdipe**. Fils de divorcés, avec un géniteur trop absent, il aurait transféré sur Chirac et son amour et sa haine. » (Nicolas Domenach, Marianne n° 397 du 27 novembre 2004)

Domenach conclut dans le même article : « Nicolas ne trouve de ressort, d'existence que dans son affrontement avec **le père-président**, affirme un de ces ministres. Si celui-ci sort de scène tout seul, s'il renonce à se représenter, alors l'apprenti Brutus, qui a toujours tremblé devant le poignard, celui-là s'effondrera sur lui-même. » On n'est plus

à l'UMP, mais dans Psychose, ou plus exactement dans une histoire de famille qui remonte loin et où tous les acteurs paraissent avoir quelque chose de dingue. C'est ce qui fait leur charme. Et leur dangerosité ! »

Tel père, tel fils !

4.3 La guerre sainte – le ver dans le fruit

Un loup menaçant ou un fils maudit rejeté par toute la famille, ces deux métaphores sont déjà assez figuratives pour donner une idée de cet homme qu'est Sarkozy, vu par les journalistes dans son combat sans regret contre Chirac. Pourtant, elles ne sont pas suffisamment fortes si on les compare au troisième type de scénarios, développé autour de son personnage public, celui du démon dont pouvoir diabolique marque tout ce qu'il touche...

« *Il est et restera marqué des stigmates du **satanisme**.* » (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 355 du 9 février 2004)

Ni plus ni moins ! En regardant la scène politique française à travers la métaphore de l'affrontement mythologique du bien et du mal, Domenach et Bitton n'ont aucune doute que la place de Sarkozy est du mauvais côté, à cause notamment de sa trahison, dont la trace ne sera jamais effacée dans les esprits des chiraquiens :

« *Pour les chiraquiens unis comme un seul homme autour de Juppé, Sarkozy est plus que jamais le "**petit Satan**".* (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 355 du 9 février 2004)

« *Les manoeuvres d'aujourd'hui, les coups tordus, les affaires, c'est lui, encore lui, toujours lui, le « **salaud** », le « **petit Satan** », le « **Belzébuth de poche-revolver**».* (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 355 du 9 février 2004)

Ce qui est curieux, c'est que même dans son infidélité, Sarkozy est vu comme une figure plus coupable (est marquée profondément par le mal !) que la personne pour laquelle il est supposé d'avoir renoncé à son propre camp, Balladur lui-même :

« *Sans lui, **sans son influence pernicieuse, malfaisante**, jamais Balladur ne se serait présenté.* » (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 355 du 9 février 2004)

Dans un autre article de Marianne, Nicolas Domenach félicite Cabu, un célèbre caricaturiste du *Monde* et de *L'Express* (ainsi, nous voyons que *Marianne* n'est pas le seul magazine de voir Sarkozy d'une façon métaphorique !) d'avoir capturé notamment cet aspect méphistophélique de Sarkozy (voir dans les caricatures attachées) :

*« Il y a du vrai, même si tout ne l'est pas, comme dans la vision **méphistophélesque** que Cabu a de son héros, « le petit Satan ». C'est ainsi que les chiraquiens l'avaient surnommé, pour l'affaiblir, après sa « trahison » pour Balladur. Dans cette guerre fratricide d'avant et d'après 1995, ils en avaient fait **un symbole du mal**, de l'arrivisme, du cynisme alors que le battu protestait de ses convictions, de ses fidélités successives, de la sincérité de ses engagements. Voilà au moins une bataille de communication qu'il semble avoir perdue... »* (Nicolas Domenach, *Marianne* n° 386 du 11 septembre 2004)

« Le Petit Satan » semble être le nom préféré des chiraquiens pour Sarkozy, il est d'ailleurs une curieuse combinaison de noms péjoratifs : « Satan » évidemment pour son caractère et comportement vus en tant que diaboliques et « petit » pour sa taille qui fait plusieurs penser à Napoléon et son complexe d'un petit homme avide de pouvoir (mais nous y reviendrons dans le dernier scénario qui parlera de la ressemblance de ces deux personnages). Dans l'article de *Marianne* n° 397 que nous avons déjà cité, Nicolas Domenach utilise même le mot « excommunication » pour représenter l'opinion des Chiraquiens fidèles de leur ennemi éternel qui est tout sauf saint:

*« Ces chiraquiens-là ont fait la « grande campagne » de 1995, et ils n'ont rien oublié, rien pardonné au « petit Satan ». Eux, les premiers résistants, « les pêcheurs de l'île de Sein », devenus importants, notamment Dominique de Villepin, Henri Cuq ou Christian Jacob, Jean-Louis Debré... ne sont jamais revenus sur **l'excommunication de Sarkozy pour tentative de parricide** »* (Nicolas Domenach, *Marianne* n° 397 du 27 novembre 2004)

Comme dans les scénarios précédents, également dans celui-ci, Sarkozy n'est pas le seul à mériter une métaphore – dans le monde qui l'entoure chacun est censé de jouer

un rôle qui lui est prescrit. Bien évidemment, si Sarkozy est Lucifer même, son camp opposé devrait représenter la sainteté – ainsi, son grand concurrent déjà sur la scène familiale, le « fils préféré » de Chirac, que le « fils adoptif » Sarkozy n'a pas pu remplacer, Alain Juppé a son rôle aussi dans cette guerre du bien et mal. Le camp chiraquien a souffert un mauvais coup lors de procès de Juppé, et apparemment la joie diabolique de Sarkozy n'a pas resté inaperçue :

*« Toute la France chiraquienne joue l'émotion et sinon le deuil, du moins l'amour affligé, la compassion pour **saint** Alain blessé. Seul Sarkozy, **oeil et propos canailles**, s'émancipe du rituel de la « famille ». (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 355 du 9 février 2004)*

Même quand Sarkozy est toléré par ses ennemis chiraquiens, même quand il est vu en tant que l'espoir du parti, cela ne change pas la façon dont il est perçu, toujours démonisé :

*« Et tous les chiraquiens, historiques ou plus récemment estampillés, ne cessent de multiplier coups de téléphone et ambassades auprès de Sarkozy, « l'espoir de la droite ». Pas question de se fâcher avec lui. Bernadette Chirac en personne n'a pas craint de s'afficher avec le **diable** lors de la garden party de l'Elysée, le 14 juillet. » (Nicolas Domenach, Marianne n°379 du 24 juillet 2004)*

Le « label » du mal collé sur le personnage de Sarkozy va si loin, que même quand le vocabulaire diabolique et satanique n'est pas utilisé, les mots qui les décrivent dans les articles de Marianne sont très profondément associé au mal, par exemple le symbole éternel du mal qui a coûté au premier couple de l'humanité leur accès au paradis :

*« **Le ver est déjà dans le fruit**. Là où, plus que jamais, la cohérence eût été nécessaire, ce qui a été concocté, depuis l'Elysée, n'est qu'un habile - et pervers - équilibre d'ambitions contradictoires et de haines inexpiables. » (PMO, Marianne n° 363 du 5 avril 2004)*

Les qualités de Sarkozy, bien « reconnues » par tous, sont souvent vues comme des leçons apprises des grands méchants de l'histoire, des figures si extraordinaires dans leur esprit cruel que même à travers les siècles, leur nom seul fait sentir la froideur et la terreur :

*« En l'écartant une première fois de Matignon après la victoire présidentielle de 2002, puis une deuxième fois après la défaite aux élections régionales, en l'humiliant sur la place publique le jour de la fête nationale, Jacques Chirac a pour ainsi dire libéré Nicolas Sarkozy. « Je n'attends plus rien de lui », reconnaît le ministre de l'Economie. Alors que « lui », Chirac, peut et doit tout attendre, y compris **cette déférence froide et assassine** qu'on réserve aux vieillards qui cheminent vers leur couchant. »* (Nicolas Domenach, Marianne n° 379 du 24 juillet 2004)

Et de ses « professeurs présumés » :

*« **Catalina et Cicéron sur un même plateau.** »* (François Barras, Marianne n° 381 du 7 août 2004) – de Cicéron Sarkozy a bien sûr appris son éloquence magnifique qui éblouit tout le média ; quant à Catalina, c'était l'un des tribunes haut placés dans la Rome antique qui ne connaissait pas de scrupule dans ses intrigues souvent meurtrières...

En tout cas, l'unanimité sur le côté « maléfique » de Sarkozy dans les rangs des journalistes de Marianne est aussi grande que le nombre d'épithètes que ceux-ci trouvent pour décrire cet homme à qualités impressionnantes :

« Or, quelle mise en désordre, oui, sous couvert d'un arrangement au sommet, entre Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy, auquel chaque jour apporte son démenti, voire son déni, signifié benoîtement (ou furieusement) par l'un et l'autre des protagonistes de cette tragi-comédie. Et d'abord, parle premier d'entre eux, à tout seigneur tout honneur, Jacques Chirac, qui s'est très prosaïquement jeté dans la mêlée pour tenter de contenir, puis de disqualifier Nicolas Sarkozy, dont, à l'en croire, il faudrait toujours discerner, sous le masque avenant et trompeur du futur président de l'UMP, le rictus du

*cynisme, le regard torve de l'ambition. Et les cornes du diable. Gare au petit Satan !
Attention à Belzébuth !* » (Nicolas Domenach, Marianne n°396 du 20 novembre 2004).

4.4 Les intrigues de Versailles – la vieille cour contre Bonaparte

*« ...L'actualité politique française tourne, depuis plusieurs mois, autour du **statut du roi, de la susceptibilité du roi, des goûts du roi, de l'âge du roi, des attributs du roi, des oreilles du roi** et, bien sûr, de sa dilection pour Alain Juppé, le **dauphin désigné**. La révolte du mal-aimé Sarkozy contre le **chouchou du monarque**, son appel au peuple contre le **royal bon plaisir** mériteraient pourtant davantage que le bruit et la fureur de la **courtisanerie**. Un vrai débat sur la dérive **monarchique** du pouvoir. L'instauration du quinquennat sec n'a-t-elle pas aggravé encore les travers **majestueux** de la V^e République ? Les Français n'assistent-ils pas, impuissants ou complices, à un recul accéléré de la démocratie, à une débâcle des contre-pouvoirs au profit d'une **royauté** heureusement débonnaire et habillée de proximité ? »*

Ce sont Nicolas Domenach et Anna Biton, qui démontrent dans la Marianne n° 353 du 26 janvier 2004 l'une des façons les plus répandues de voir la scène politique française et ce à travers le scénario « royal ». En effet, curieusement, les Français qui ont écrit pas une mais cinq constitutions républicaines, qui ont versé tant de sang dans les révolutions pour éliminer l'ordre royal, ces Français, comme s'ils souffraient d'une nostalgie de Versailles, aiment bien voir leur président élu au suffrage universel en tant que...monarque absolu. Naturellement, le cadre qui entoure ce « roi vieillissant » devient monarchique aussi - comme résultat, on entre dans la cour française avec ses intrigues, ses complots, ses partis de courtisans et ses prétendants au trône...

*« Aujourd'hui, en France, la démocratie s'efface au profit d'une sorte de **monarchie absolue**. »* (Nicolas Domenach et Anna Biton, Marianne n° 353 du 26 janvier 2004)

La famille de Jacques Chirac se transforme ainsi en famille royale et les pratiques de l'ancien régime se voient re-nées dans les actions du présumé leader démocratique :

*« **Le monarque républicain** guérit les écrouelles, et pas seulement le jour de son **sacre**. Il soulage tant de douleurs privées, mais aussi soigne les **cancéreux**, sauve les vies sur*

*les routes, pendant que la **reine Bernadette** appelle le peuple à plus de charité chrétienne et donne le bon exemple, jusqu'à son visage qui porte les stigmates de la souffrance. Que cette monarchie soit compassionnelle, et si bien enluminée par la **princesse Claude**, n'empêche pas qu'elle verse dans **l'absolutisme**... au point qu'on n'ose même plus en débattre. Comme s'il était devenu tabou de s'interroger sur la toute-puissance d'un monarque assez habile ou humain pour ne pas être un roi de pique, mais **un roi de coeur** ! Pourtant... » (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 353 du 26 janvier 2004)*

Le Palais de l'Elysée, le siège des présidents de France, reprend dans les articles de Marianne, le nom de Château - même si ce n'est pas Versailles, cela fait penser tout de suite à la cour et à la vie en présence du monarque absolu :

*« Aujourd'hui, la vie politique s'est tout entière déplacée au **Château** ! Au tout début de son règne, sa bienveillante **majesté** avait ordonné qu'on débaptisât le palais, pour afficher la nouvelle et royale simplicité. « Maison du peuple » aurait fait un peu trop révolutionnaire. On décida donc de l'appeler « l'Elysée » ! « Quel drôle de nom, comme le dit le poème, pourquoi pas libellule ou papillon... » Le palais a donc bien vite retrouvé sa majesté et sa place dans la langue courante politique, une place centrale. Tout part et tout revient au **Château**, où résident le pouvoir et la famille régnante, où se retrouve **la cour**. Merci, la Révolution française ! Il n'est plus indispensable de « pèleriner » à Versailles pour être vu, mais il le faut rue du Faubourg-Saint-Honoré. Les solliciteurs, les prébendiers, les penseurs aussi, et les curés se précipitent pour décrocher l'insigne honneur d'être admis à pousser la grille, de fouler le gravier de la cour, non, d'ailleurs, il faut passer par le côté, ne pas déranger les petits cailloux réservés aux sommités. » (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 353 du 26 janvier 2004)*

Et la vie de cour en toute beauté est de retour :

*« Que **d'intrigues**, que de bassesses pour une invitation ! Même d'un simple conseiller, qui, lui, a l'oreille, la bonne, du président. Car, de toute façon, ce qui compte, c'est « ce*

que l'on dit de vous au **Château** ». Les élus de la majorité, accablés souvent, le ressassent, sous couvert d'anonymat, et pour « cause » : « La seule chose qui importe, c'est d'être bien en cour. » Il faut commencer par surveiller ses prises de position, ses exclamations et ses soupirs. **Les espions royaux sont partout.** » (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 353 du 26 janvier 2004)

L'entourage de Chirac, tout comme sa famille, est transformé en entourage royal – si ses partisans sont devenus courtisans, son conseiller devient une « éminence grise » à la Raspoutine et son premier ministre est comparé à ses homologues des siècles passés :

« Tous prennent garde, aussi, à ne pas heurter celui que certains surnomment le « **Raspoutine de l'Elysée** », Jérôme Monod, qui, avec Alain Juppé, tire les ficelles du **parti du roi**, l'UMP. Cet ancien compagnon de Chirac les tire comme on étrangle. Sans méchanceté. **Service du roi.** A plus de 73 ans, cette **éminence grise** n'ambitionne plus rien pour lui. Sinon la gloire de servir. Ce conseiller très spécial, à la fois infiniment diplomate et terriblement brutal, mène la chasse à tous les **régicides** putatifs. Nicolas Sarkozy, pour commencer, et François Bayrou, pour suivre. » (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 353 du 26 janvier 2004)

« Le chef du gouvernement, mélange de **Mazarin** les bons jours et de **Galonné** (contrôleur général des finances, fut renvoyé par Louis XVI pour avoir voulu établir l'égalité fiscale) les mauvais, a clairement pris acte le premier de cette évolution, tout en la précipitant. Jean-Pierre Raffarin a obtenu son poste sur ses qualités, certes, mais aussi sur l'allégeance au monarque, qui tient la majorité dans sa main. Le Poitevin matois s'est également assuré de l'adoubement de toute **la famille royale**, en séduisant **la reine mère Bernadette** ainsi que **la princesse Claude**, en assurant le dauphin **Juppé** de sa **vassalité** et ne déplaisant au si écouté Dominique de Villepin. Sarkozy, lui, fut écarté de Matignon parce qu'il tentait de s'imposer dans un rapport de force que la royauté ne peut supporter. » (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 353 du 26 janvier 2004)

Et que fait Nicolas Sarkozy dans tout cela ? Son plan principal serait logiquement de remplacer le dauphin naturel de Chirac, Alain Juppé, éliminer toute concurrence potentielle venant des autres chiraquiens, et s'imposer comme le seul prétendant au trône :

*« Toujours est-il que Sarkozy décide alors de prendre de l'avance, tentant de s'imposer comme le vrai chef de la majorité, et comme l'inévitable **dauphin du président**, deux défis que Jean-Pierre Raffarin, pour sa part, n'a pas su relever. »* (Christine Clerc, Marianne n° 363 du 5 avril 2004)

*« Fallait-il ou non briser là avec Chirac ? Entrer, enfin, en rébellion ouverte contre le **monarque républicain** qui ne se décide jamais à récompenser au juste prix, élevé, les forces qu'il jette, lui Sarkozy, dans les batailles, même lorsqu'elles sont à l'avance perdues ? »* (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 363 du 5 avril 2004)

*« Contre le **monarque**, donc. Contre la **famille royale**. Contre la **cour**. Contre la **noblesse chiraquienne de robe et d'épée**. La monarchie républicaine coalisée n'a pu pourtant l'empêcher de revenir, de s'imposer jusqu'au ministère de l'Intérieur. Et de revendiquer dès maintenant, autrement dit avant l'heure, l'héritage suprême, ce qui revient à avancer la mort du patriarche. A l'assassiner. »* (Nicolas Domenach et Anna Bitton, Marianne n° 355 du 9 février 2004)

Ce qui rend ce scénario d'autant plus intéressant, c'est le fait que Sarkozy n'est pas vu en tant que simple comploteur comme il y en a des milliers – en fait, les journalistes de Marianne lui « offrent » deux costumes historiques dans ce bal masqué, et ses costumes parlent beaucoup de la façon dont le caractère de Sarkozy est interprété. Le choix ici est entre Napoléon Bonaparte et Jules César. Ces deux personnages sont bien connus pour leur courage, audace et leur volonté de prendre des risques pour rompre avec l'ordre établi – apparemment Sarkozy avec ses ambitions serait vu en tant que leur héritier..

« A 49 ans déjà et pas encore Premier ministre, l'impatience de Sarkozy, parfois, devient de la rage : attendre, toujours attendre, quand Giscard, au même âge, était

déjà, lui, président de la République ! Et quand **Bonaparte**, à 30 ans se faisait nommer premier consul... » (Christine Clerc, Marianne n° 363 du 5 avril 2004)

« Mais il y a aussi chez Sarkozy des reflets de **bonapartisme**. Cela s'exprime autant dans la volonté de moderniser la société que dans la recherche d'une confrontation personnelle et directe avec les gouvernés. » (Dominique Reynié, Marianne n° 363 du 5 avril 2004)

« Comment résister aux coups d'Etat permanents du **Bonaparte de Neuilly** qui a réussi à mettre dans sa poche à la fois la direction du Monde et celle du Figaro, surtout quand même votre bras droit vous fait faux bond en oubliant qu'il faut savoir choisir entre être l'adjoint **de César et Pompée** ? Irrésistible Sarkozy ? Voire. Car une personne existe qui peut bloquer net l'ascension de Sarko-Catilina. C'est Sarkozy lui-même. » (François Darras, Marianne n° 367 du 3 mai 2004)

« De là à faire cortège à l'avancée sarkozyenne, à sa marche sur **Rome**, c'est-à-dire sur l'Elysée.... » (Nicolas Domenach, Marianne n° 396 du 20 novembre 2004)

« Ce n'est pas l'ambition comme horizon qui trouble, mais comme seul horizon, et surtout l'horizon, en soi, comme unique ambition. C'est alors que ... que **Bonaparte** (que sa taille, à l'image de celle de Sarkozy, n'empêchait pas de franchir les ponts d'Arcole) se fit couronner empereur. Certes. Mais, justement, Napoléon était devenu fou. Et la France a payé très cher son incapacité à rester Bonaparte. » (François Darras, Marianne n° 397 du 27 novembre 2004)

Nous avons déjà vu mentionné le « sacre » de Chirac, son rival Sarkozy, suite à son élection en tant que leader de l'UMP, a évidemment droit à son propre sacre aussi, pas le sacre de roi, mais celui d'Empereur, toujours dans les traces de son prédécesseur Bonaparte :

« Quand, sous la République, a-t-on consacré 5 millions d'euros à la mise en scène de son propre **sacre**, et cela six jours exactement avant le bicentenaire du couronnement

de l'Empereur? Nicolas Sarkozy innove. En vérité, ce n'est pas le faste napoléonien qui l'inspire, même s'il poserait volontiers, lui-même, une tiare sur la tête de Cécilia, mais les supershows des conventions à l'américaine. » (François Darras, Marianne n° 397 du 27 novembre 2004)

« Narcissiste aiguë, autocélibration médiatique permanente, démolition systématique de ses compagnons de route, rivalité acharnée avec le chef élyséen, le futur empereur de l'UMP n'a qu'une priorité : lui. » (François Darras, Marianne n° 397 du 27 novembre 2004)

Quoique Sarkozy, ce « mélange de Bonaparte-César », fasse, il ne cause que des problèmes pour le monarque en fin de son règne, tout comme celui-ci sans doute avait fait avec ses prédécesseurs à l'époque de sa propre jeunesse glorieuse :

« On n'est plus à l'époque du grand Charles, et Chirac n'est certainement pas de Gaulle. Le prétendant au trône le fait vieillir brutalement comme, d'ailleurs, autrefois Pompidou poussait vers la retraite le Général. » (Nicolas Domenach, Marianne n° 379 du 24 juillet 2004)

Sarkozy ambitieux, puissant, intelligent et ayant pour modèles les 2 usurpateurs les plus fameux de l'histoire – tel comme il est présenté par Marianne - a un seul but, devenir le leader de France. Déjà leader de son parti, « l'empereur de l'UMP », déjà le leader de sa mairie, « Bonaparte de Neuilly, déjà leader de son ministère de l'Economie, « le roi de Bercy », c'est la dernière étape vers le pouvoir absolu qu'il doit franchir. Seulement, pourra-t-il ?...

5 CONCLUSIONS ET RECOMMANDATIONS

5.1 Conclusions

Les quatre types de scénarios que nous avons vus dans les chapitres précédents nous ont donné plusieurs images de deux personnages qui sont Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy. Ce qui est curieux, c'est que ces images se forment sans que nous connaissions vraiment quoique ce soit de ces deux hommes et de leur relation véritable – les phrases citées mentionnent rarement les actions politiques et les faits réels qui ont inspiré ces articles, pourtant cela n'empêche pas la formation des idées sur les caractères respectifs de Chirac et de Sarkozy et sur la nature de leur confrontation pour le pouvoir suprême. Seulement, ces idées sont-elles nos propres ou bien, sortent-elles des opinions des journalistes de Marianne, et sont-elles transmises à travers les métaphores et stéréotypes bien choisis ?

Nous avons vu dans la théorie de l'énonciation et les travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni que la subjectivité est omniprésente dans le discours et que l'objectivité journalistique n'existe pas. Le discours des journalistes de Marianne peut paraître objectif un instant grâce au manque des indicateurs de subjectivité linguistique. Pourtant, comme prouvé par Kerbrat-Orecchioni, le « je » linguistique ne suffit pas pour manifester la présence de l'énonciateur – dans les articles cités, la présence de l'énonciateur est implicite dans les expressions imagées et la transmission des évaluations et des assertions est d'autant plus efficace que le lecteur les prend pour une vérité absolue. Grâce à cette subjectivité objectivée, à ce manque de « *c'est moi qui le dis ici et maintenant* », l'énonciateur peut prendre position sans s'avouer ouvertement comme la source du jugement évaluatif.

Ces jugements évaluatifs confirment également le lien entre le langage et la société, cette idée a été développée par Kerbrat-Orecchioni à partir des travaux de Hjelmslev: « *l'être méprisé peut être dans telle société le chien, dans telle autre la prostituée, dans*

une troisième société la sorcière ou le bourreau et ainsi de suite.. »¹³⁶ Sans parler de Napoléon et ses contemporains qui, naturellement, contiennent beaucoup de valeur évaluative pour les Français et pas nécessairement pour les autres nations, les autres expressions imagées telles que par exemple « le sacre » et « l'excommunication » sont également très descriptives pour la France qui dans le passé était « la fille aînée de l'Église catholique »...

La théorie de subjectivité nous aide ainsi à répondre à la question « Qui ? » que nous nous sommes posée au début de notre travail – les journalistes de Marianne sont les énonciateurs et leur discours est très subjectif. « Comment ? » serait l'arme qu'ils utilisent - le trope que nous avons examiné dans le chapitre consacré à la rhétorique, la métaphore. En profitant du principe selon lequel tout système conceptuel se fonde sur les réseaux métaphoriques, ils « sèment » des métaphores dans notre système culturel et les associations nées de cette façon, sont partagées par tous les membres de la société, en l'occurrence les Français.

Le concept de filtre, proposé par Pascal Ludwig, convient plus que tout autre pour montrer comment naissent les images de Chirac et de Sarkozy grâce aux métaphores choisis par les journalistes de Marianne. Ludwig prenait dans ses travaux l'exemple du loup, dans nos propres exemples tirés du monde des animaux, nous avons vu des lions, des chiens, des vipères, des crocodiles... Le système de lieux communs selon Ludwig, contient plus de demi-vérités que des notions encyclopédiques, mais, comme nous avons vu dans la partie théorique, c'est la facilité avec laquelle les lieux communs sont évoqués, qui est plus importante, et pas le niveau de leur réalité. Ainsi, en entendant parler d'un étalon fou, l'homme de la rue se forme une image de Sarkozy qui casse tout à cause de son énergie mal dirigée. En parlant en « langage serpent » on le voit bien empoisonner tout ce qui touche avec sa langue de vipère.

De même façon, nous pouvons confirmer le rôle important de la métaphore dans le processus d'influence et de la manipulation. En parlant en « langage chien/lion ou père/fils » les lecteurs construisent un système d'implications qui correspondent à ces

¹³⁶ Kerbrat-Orecchioni, p.85

métaphores. De même façon, en appelant Sarkozy sans cesse « petit Satan », les journalistes de Marianne aident à rendre ses qualités qui paraissent diaboliques plus proéminentes, en même temps repoussant ses qualités « humaines » à l'arrière-plan, car celles-ci ne rentrent pas dans le filtre de la métaphore utilisée.

Comme nous avons déjà vu chez Lakoff et Johnson, la métaphore nous permet de fixer notre attention sur un aspect d'un concept et nous empêche d'en percevoir d'autres qui sont incompatibles avec la métaphore. Ce qui est essentiel à retenir, c'est que la métaphore bien masquée et reçue d'une façon automatique grâce à notre système conceptuel prêt à les recevoir, entraîne des changements dans les attitudes qui résultent de l'utilisation des langages métaphoriques, tout en confortant et renforçant les opinions potentiellement erronées.

Enfin, le rôle de lecteur, déjà souligné dans la théorie de subjectivité (lien entre le langage et la société) et dans la théorie de métaphore (réseaux métaphoriques dans notre système conceptuel), serait la réponse à la question « pour qui ? » - nous allons revoir si les stéréotypes utilisés en Marianne ont vraiment été essentiels pour la construction du sens. Harding et Lippmann reconnaissaient tous les deux le côté schématique et généraliste du stéréotype et tous les deux pensaient que malgré la simplification et catégorisation souvent excessives, les stéréotypes sont indispensables à la cognition. Notre besoin serait de comparer tout ce que nous voyons à des modèles préexistants pour mieux comprendre le monde et pour aider la construction du sens.

Ruth Almossy, de son côté, souligne l'importance de la productivité du sens interne au texte, comment le lecteur peut tracer ses différents parcours interprétatifs grâce à l'analyse des représentations et des savoirs socioculturels et politiques qui sont évoqués par des stéréotypes. Le cliché et le stéréotype n'existent pas en soi, c'est ici que le rôle du lecteur est primordial pour le texte car celui-ci dépend des modalités au gré desquelles le lecteur absorbe ou dénonce les jeux du texte avec les formules figées. Ainsi, cela dépend du lecteur comment il interprète l'association de Sarkozy avec le fils maudit ou de Chirac avec le roi vieillissant, de l'élite politique française avec Versailles obsédé par étiquette ou de l'entourage des deux rivaux avec la jungle dangereuse.

Ainsi, à l'aide de ces trois approches théoriques nous pouvons voir confirmer notre hypothèse initiale : grâce aux scénarios choisis pour décrire la bataille politique de Chirac et Sarkozy, grâce aux métaphores et stéréotypes, les journalistes de Marianne transmettent leurs propres opinions aux lecteurs en influençant voire manipulant ainsi la formation des opinions de leur lectorat. Pourtant, le rôle du lecteur est très important dans le processus d'interprétation – à cause de la relation complexe entre le langage et la société, le lecteur est aussi partiellement responsable de la façon dont il comprend le texte produit dans telle ou telle société.

5.2 Recommandations

Pour rester dans le cadre suffisamment restreint du présent travail, nous avons dû exclure certains points qui seraient également intéressants à étudier et qui auraient pu emmener plus de preuves à notre étude ou bien le montrer d'un côté alternatif. Notamment, nous avons pris seulement 4 scénarios les plus souvent visibles, tandis que dans ces mêmes articles il y a également des métaphores singulières qui créent des images et des associations différentes mais aussi colorées (par exemple, Sarkozy-Superman, ou bien la confrontation Chirac-Sarkozy dans les coulisses de Disney).

Une autre possibilité pourrait être la comparaison de plusieurs magazines – nous avons choisi Marianne car il semblait que l'utilisation de scénarios figés y était la plus visible et ces scénarios étaient suffisamment descriptifs. Néanmoins, les autres magazines de même type, tel que Le Point et Le Nouvel Observateur pourraient contenir également des exemples utilisables. La comparaison pourrait se faire également entre les magazines de la gauche et de la droite – même si Sarkozy et Chirac sont tous les deux membres de l'UMP, il serait intéressant de voir comment l'orientation politique du magazine peut influencer le langage des journalistes.

Finalement, nous aurions pu choisir une autre méthode d'analyser notre corpus. Nous avons suivi la méthode de l'étude qualitative en confrontant nos exemples choisis aux approches théoriques différentes. Ceci est juste une des possibilités. Comme nous avons vu chez Catherine Kerbrat-Orecchioni, nous aurions pu par exemple classifier les expressions plus ou moins subjectives selon la grille qu'elle a utilisée dans ses propres travaux. Une approche quantitative serait également utile dans un autre type de travaux que le nôtre, surtout dans la comparaison soit des magazines différents, soit de exemples tirés de Marianne, mais à travers plusieurs années, pour voir comment le langage des journalistes se transforme avec les changements sur la scène politique en France.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages théoriques :

- Amossy R., Herschberg Pierrot A., *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*, Paris, Armand Collin, 2005.
- Amossy R., *Les dessous de l'argumentation dans le débat politique télévisé* dans *Littérature 93, Le partage de la parole*, Février 1994.
- Amossy R., Rosen E., *Les Discours du cliché*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur : CDU, 1982.
- Amossy R., *Les Idées reçues: sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991.
- Angenot M., *La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.
- Barthes R., *Roland Barthes pour Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975.
- Benvéniste E., *Problèmes de linguistique générale*, 2 vol., Paris, Gallimard, 1980.
- Charaudeau P., Maingueneau D., *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Le Seuil, 2002.
- Dessons G., *Emile Benvéniste*, Paris, Bertrand Lacoste, 1993
- Douay-Soublin F., *Les figures de rhétorique : actualité, reconstruction, remploi* dans *Langue française* n°101, Février 1994.
- Ducrot O., *Topoi et formes topiques*, in Anscombe J.-C. (éd), Paris, Kimé, 1995.
- Eco U., *Lector in fabula ou La Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985.
- Foucault M., *Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969
- Fromilhague C., *Les Figures de style*, Paris, Nathan, 1995.
- Grawitz M., *Méthode des sciences sociales*, Dalloz, 1990.
- Grize J.-B., *Logique et langage*, Paris, Ophrys, 1990.
- Harding J., *International Encyclopedia of the Social Sciences*, vol.15, « Stereotypes », The McMillan Cie and the Free Press, 1968.

- Harris Z.S., *L'analyse du discours* dans *Langages* n°13, , pp. 8-45, Larousse, 1969.
- Hjelmslev L., *Pour une sémantique structurale*, dans *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 1971.
- Kerbrat-Orecchioni C., *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 2002.
- Lakoff G., Johnson M., *Les Métaphores dans la Vie Quotidienne*, Paris, Les Editions de Minuit, 1985.
- Lee Worf B., *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël, 1969 (1^{ère} ed. Cambridge 1956).
- Ludwig P., *Le Langage*, Paris, GF Flammarion, 1997.
- Maingueneau D., *L'Analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1991.
- Marandin J.-M., *Le lexique mis à nu par ses célibataires. Stéréotype et théorie du lexique*, Paris, Larousse, 1990.
- Putnam H., *Signification, référence et stéréotypes* dans *Philosophie* n°5, 1985, trad. Jean Khalifa de *Meaning, Reference and Stereotypes*, Cambridge University Press, 1978.
- Sarfati G., *Éléments d'analyse du discours*, Paris, Nathan, 1997.
- Tamba I., *Le Sens figuré. Vers une théorie de l'énonciation figurative*, Paris, PUF, 1981.

Articles utilisés (dans l'ordre chronologique):

- *Le retour du pouvoir monarchique*, Marianne N° 353 Semaine du 26 janvier 2004 au 01 février 2004
- *Les plans de la Chiraquie pour stopper Sarkozy*, Marianne N° 355 Semaine du 09 février 2004 au 15 février 2004
- *Petites et grandes histoires d'une droite détruite*, Marianne N° 362 Semaine du 29 mars 2004 au 04 avril 2004

- *Qu'est-ce qui arrêtera Nicolas ?*, Marianne N° 363 Semaine du 05 avril 2004 au 11 avril 2004
- *Faut-il avoir de Sarkozy...*, Marianne N° 363 Semaine du 05 avril 2004 au 11 avril 2004
- *Pourquoi le gouvernement Raffarin va exploser en vol*, Marianne N° 363 Semaine du 05 avril 2004 au 11 avril 2004
- *L'inventeur d'une nouvelle droite ?*, Marianne N° 363 Semaine du 05 avril 2004 au 11 avril 2004
- *Comment Chirac s'est résolu auronron Raffarin*, Marianne N° 363 Semaine du 05 avril 2004 au 11 avril 2004
- *Nicolas, je t'aurai prévenu !*, Marianne N° 367 Semaine du 03 mai 2004 au 09 mai 2004
- *Libérez Raffarin, enfermez Sarkozy !*, Marianne N° 367 Semaine du 03 mai 2004 au 09 mai 2004
- *Chirac-Sarkozy : l'inéluctable rupture*, Marianne N° 368 Semaine du 10 mai 2004 au 16 mai 2004
- *Sarkozy est dangereux !*, Marianne N° 369 Semaine du 17 mai 2004 au 23 mai 2004
- *Sarko et ses drôles d'amis*, Marianne N° 371 Semaine du 31 mai 2004 au 06 juin 2004
- *A l'automne, après Raffarin, Villepin ?*, Marianne N° 379 Semaine du 24 juillet 2004 au 30 juillet 2004
- *Les grandes qualités et les terribles défauts du petit Nicolas : L'affaire Sarko*, Marianne N° 381 Semaine du 07 août 2004 au 13 août 2004
- *Cabu taille un short à Sarkozy*, Marianne N° 386 Semaine du 11 septembre 2004 au 17 septembre 2004
- *Sarkozy, Bayrou et Hollande jouent la « quinquattitude »*, Marianne N° 386 Semaine du 11 septembre 2004 au 17 septembre 2004
- *Comment l'Elysée veut se débarrasser...de Sarkozy*, Marianne N° 388 Semaine du 25 septembre 2004 au 01 octobre 2004

- *O toi, militant de l'UMP, étonne-moi !*, Marianne N° 396 Semaine du 20 novembre 2004 au 26 novembre 2004
- *La droite au laminoir*, Marianne N° 396 Semaine du 20 novembre 2004 au 26 novembre 2004
- *Sarkozy est aussi braqué que...le jeune Chirac*, Marianne N° 397 Semaine du 27 novembre 2004 au 03 décembre 2004
- *Sarkozy est-il fou ?*, Marianne N° 397 Semaine du 27 novembre 2004 au 03 décembre 2004

Sites internet :

<http://www.marianne-en-ligne.fr>

www.Marianne2007.info

<http://permanent.nouvelobs.info/>

<http://www.scorbut.be/hebdo/actualites/actualites.htm>

<http://www.scorbut.be/mensuel/specialsarkozy/sarkozy.htm>

<http://www.leplacide.com/>

<http://www.premier-ministre.gouv.fr/>

<http://www.homme-politique.com/biochirac.php>

<http://www.media-awareness.ca>

ANNEXES

Annexe 1 : Sarkozy et Chirac en dessins

Dessin de Franck Resplandy¹³⁷, « Congrès UMP : le sacre de Sarkozy » :



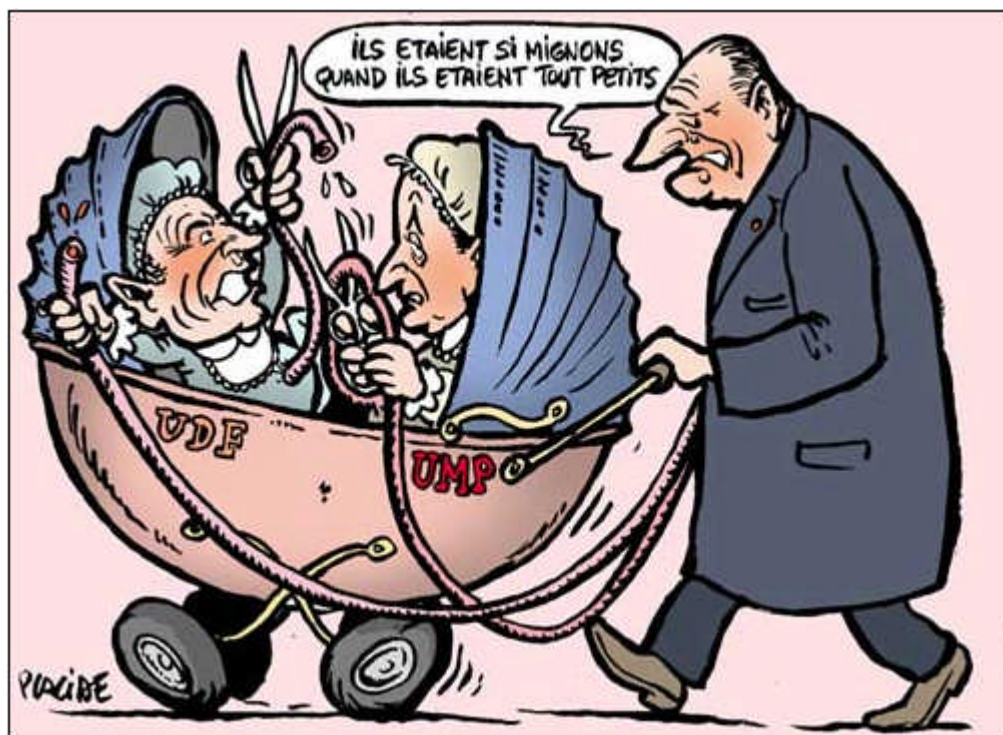
¹³⁷ www.Marianne2007.info

Dessin de Cabu :¹³⁸



¹³⁸ <http://www.scorbut.be/mensuel/specialsarkozy/sarkozy.htm>

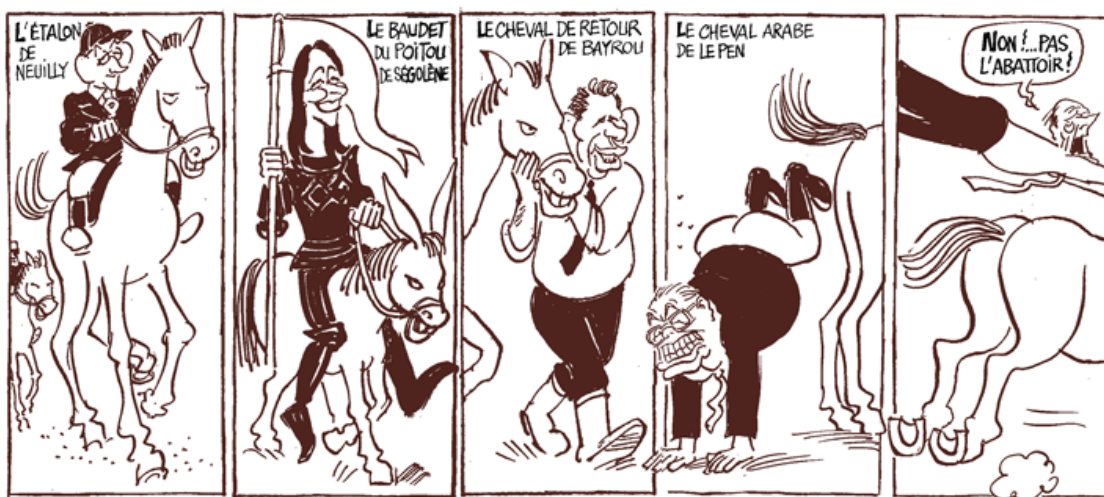
Dessin de Placide :¹³⁹



¹³⁹ <http://www.leplacide.com/dossier-Bayrou-veut-couper-le-cordon-ombilical-6105-12-24.html>

Dessin de l'artiste inconnu :¹⁴⁰

Salon de l'agriculture: chacun son dada!



¹⁴⁰ <http://www.scorbut.be/hebdo/actualites/actualites.htm>

Annexe 2 : Dates clés de la biographie - Jacques Chirac¹⁴¹

1932 : Naissance à Paris

1954 : Diplômé d'Institut d'Etudes Politiques de Paris (3ème), admission à l'Ecole Normale Supérieure (ENA)

1959 : Diplômé de l'ENA (10ème - promotion Vauban). Nommé auditeur à la Cour des Comptes et repart en Algérie

1962 : Rentre dans le cabinet Pompidou en tant que Chargé de missions pour la construction, les travaux publics et les transports (cabinet Pompidou)

1968 : Secrétaire d'Etat à l'économie et aux finances (gouvernements Pompidou, Couve de Murville et Chaban-Delmas)

1968 : Secrétaire d'Etat à l'économie et aux finances

1969 : Ministre chargé des Relations avec le Parlement (gouvernement Chaban-Delmas)

1971 : Ministre délégué chargé des relations avec le Parlement (gouvernement Chaban-Delmas)

1972 : Ministre de l'Agriculture et du Développement Rural (gouvernement Messmer)

1974 : Ministre de l'Intérieur (gouvernement Messmer)

1974 : Premier Ministre de Valéry Giscard d'Estaing

1974 : Secrétaire Général de l'UDR

1975 : Secrétaire Général d'Honneur de l'UDR

1976 : Démission de son poste de Premier Ministre

1976 : Création du Rassemblement Pour la République (RPR)

1977 : Elu Maire de Paris (jusqu'en 1995)

1979 : Elu député européen

1980 : Démissionne de son mandat européen

1981 : Battu au 1er tour de l'élection présidentielle

¹⁴¹ <http://www.homme-politique.com/biochirac.php>

1986 : Premier Ministre de François Mitterrand (1ère cohabitation de la Vème République)

1988 : Battu à l'élection présidentielle

1993 : Victoire de la Droite aux élections législatives

1995 : Elu Président de la République Française (Alain Juppé Premier Ministre)

1997 : La dissolution de l'Assemblée Nationale

1997 : Troisième Cohabitation de la Vème République (Lionel Jospin PS Premier Ministre)

2001 : Lance la campagne présidentielles dans son interview télévisée

Avril 2002 : Opposition à Jean-Marie Le Pen au 2ème Tour des Elections

05-05-2002 : Réélu Président de la République Française avec plus de 80% des suffrages (Jean-Pierre Raffarin Premier Ministre)

Juin 2002 : L'Union pour la Majorité Présidentielle gagne les élections législatives donnant au Président une majorité de 355 députés sur 577

Septembre 2002 : Le Rassemblement Pour la République (RPR) met fin à son existence par un vote de ses militants qui acceptent son absorption dans l'UMP

Novembre 2002 : Congrès fondateur de l'UMP qui devient l'Union pour un Mouvement Populaire et qui a été la base politique de la victoire de la droite parlementaire aux législatives des 09 et 16 juin

Annexe 3 : Dates clés de la biographie – Nicolas Sarkozy¹⁴²

1955 : Naissance à Paris

1977 : Entre en politique à 21 ans, au sein du comité central du Rassemblement pour la République

1977 : Conseiller municipal de Neuilly-sur-Seine

1978 : Maîtrise de droit privé

1979-1981 : Institut d'Études Politiques de Paris

1983-2002 : Maire de Neuilly-sur-Seine

1983-1988 : Conseiller régional d'Ile-de-France

1986-1988 : Vice-Président du Conseil Général des Hauts-de-Seine, chargé de l'enseignement de la culture.

1988-2002 : Député de la 6ème circonscription des Hauts-de-Seine

1993-1994 : Ministre du Budget

1993-1994 : Porte-Parole du Gouvernement

1995 : Ministre de la Communication

1995 : Membre du bureau politique du RPR

1998 : Secrétaire Général du RPR

1999 : Député au Parlement Européen (l'Union pour l'Europe)

1999 : Président par intérim du RPR

2002-2004 : Ministre de l'Intérieur, de la Sécurité Intérieure et des Libertés Locales

2004 : ministre d'Etat, ministre de l'Economie, des Finances et de l'Industrie

Avril 2004 : président du Conseil Général des Hauts-de-Seine

Novembre 2004 : Président de l'UMP

Juin 2005 : ministre d'Etat, ministre de l'Intérieur et de l'Aménagement du territoire

¹⁴² http://www.premier-ministre.gouv.fr/acteurs/biographie_5/nicolas_sarkozy_ministre_etat_53154.html